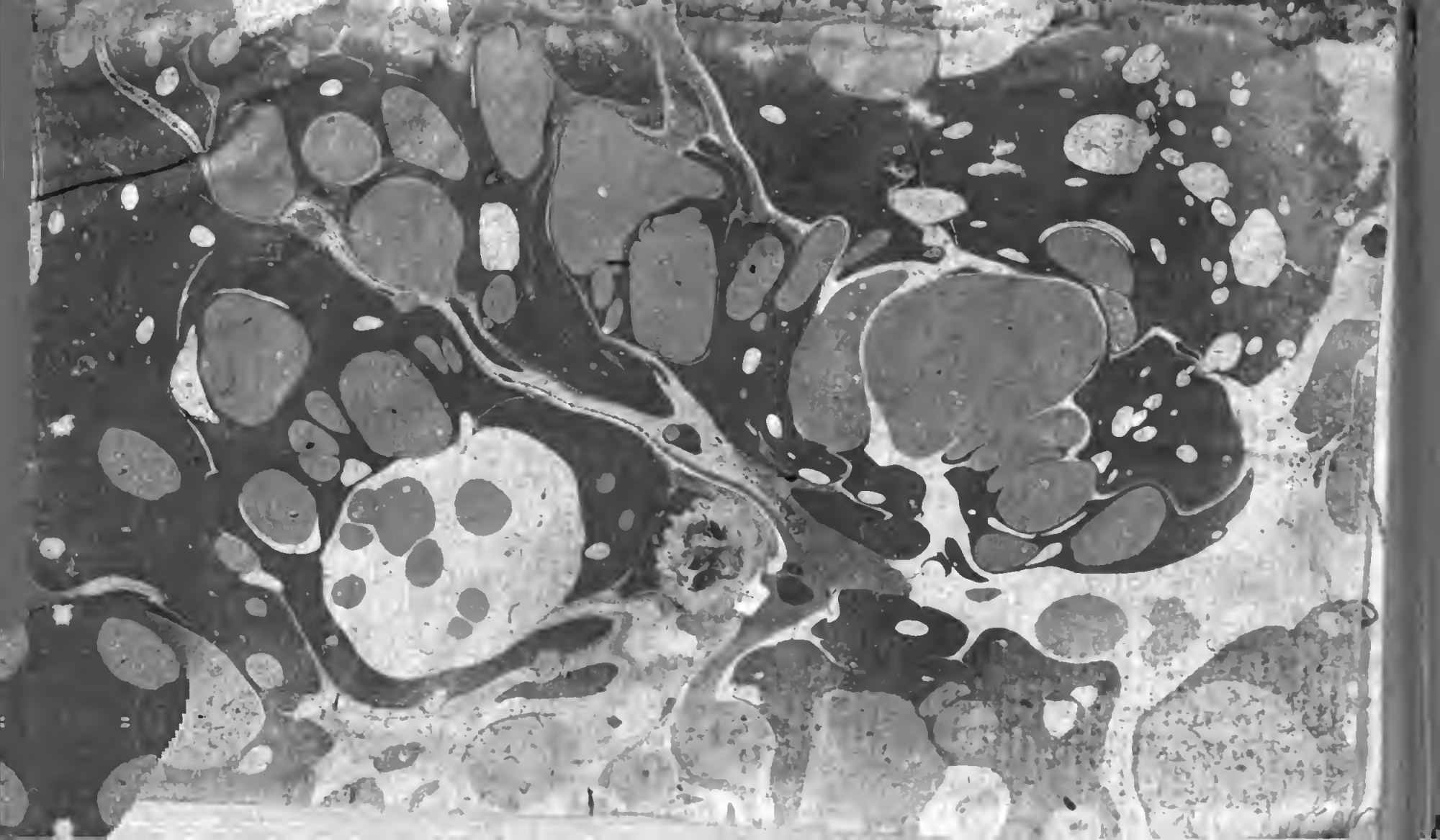
6
N



3895

Palat XLI 9

Digitized by Google

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

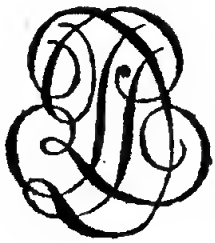
TOME DOUZIEME.

38405

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



B. Nap.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
AN IX. (1801.)

IRENE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la premiere fois,
le 16 mars 1778.

LETTRE DE VOLTAIRE

A L'ACADEMIE FRANÇAISE. (1778.)

MESSIEURS,

Daignez recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remèrciements tendres et respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur et noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'académie de la Crusca de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois, quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des Sophocle, je consultais toujours M. l'abbé d'Olivet, notre confrere, qui, sans me nommer, vous proposait mes doutes; et lorsque je commentai le grand Corneille, j'envoyai toutes mes remarques à M. Duclos, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; et cette édition de Corneille semble être aujourd'hui regardée comme un livre classique, pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander

des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'Irene. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter, et pour suivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieillesse passe pour incorrigible; et moi, messieurs, je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de Boileau et de Patru: aussi c'est ce véritablement grand homme qui nous enseigna par son exemple l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuse de la rime, de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation; d'employer toujours le mot propre, souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit si bien Pétrone: il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait absolument, ce charme secret et inexprimable, égal à celui du quatrieme livre de Virgile, cette douceur enchanteresse qui fait que, quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d'une de ses pieces, un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût, et malheureusement chez eux seuls, ces idées

gigantesques et vides de sens, ces apostrophes continuelles aux dieux, quand on ne sait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un style sauvage; ces épithetes fausses et inutiles; ces idées obscures, plus obscurément rendues; ce style aussi dur que négligé, incorrect, et barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de Racine, de son grand art de conduire une tragédie, de renouer l'intérêt par des moyens délicats, de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur Boileau a donné ce précepte:

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul Racine, depuis Andromaque jusqu'au chef-d'œuvre d'Athalie. (1)

J'ai remarqué ailleurs que, dans les livres de toute espece, dans les sermons même, dans les oraisons funebres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. Cheminais, Massillon, ont été célebres, l'un

(1) Voyez la note à la fin de cette lettre.

pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de Racine. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable Fénélon, votre autre confrere, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, et si cher à la postérité par ses persécutions mêmes, forma sa prose élégante sur la poësie de Racine, ne pouvant l'imiter en vers; car les vers sont une langue qu'il est donné à très peu d'esprits de posséder; et quand les plus éloquents et les plus savants hommes, les sublimes Bossuet, les touchants Fénélon, les érudits Huet, ont voulu faire des vers français, ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de Racine sont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction, sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour, et sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse, tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore, et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré, messieurs; c'est par vos soins que, depuis quelques années, les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin devenues de véritables pieces d'éloquence. Le goût de la saine littérature s'est tellement déployé, qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages suspendre vos jugements, et partager vos suffrages ainsi que ceux du public.

Je sens combien il est peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oser arrêter un moment vos regards sur un des fruits dégénérés de ma vieillesse. La tragédie d'Irene ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux regles données aux Grecs par le digne précepteur d'Alexandre, et adoptées chez les Français par le génie de Corneille, le pere de notre théâtre.

A ce grand nom de Corneille, messieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décisions souveraines sur l'éclat éternel qu'il sut donner à cette langue française peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire dans une de vos assemblées publiques la lettre (1) que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur Corneille et sur Shakespeare. Je rougis de joindre ensemble ces deux noms; mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable dispute. On s'appuie de l'opinion de madame Montague, estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa patrie une passion si pardonnable. Elle préfere Shakespeare aux auteurs d'Iphigénie et d'Athalie, de Polyeucte et de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette supériorité; et ce livre est écrit avec la sorte d'enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans quelques beaux morceaux de Shakespeare, échappés à la grossièreté de son siecle. Elle met Shakespeare au-dessus de tout, en faveur de ces mor-

(1) Voyez les Mélanges littéraires.

ceaux qui sont en effet naturels et énergiques, quoi que défigurés presque toujours par une familiarit basse. Mais est-il permis de préférer deux ver d'Ennius à tout Virgile, ou de Lycophron à tou Homere?

On a représenté, messieurs, les chefs-d'œuvre d la France devant toutes les cours, et dans les aca démies d'Italie. On les joue depuis les rivages de l mer glaciale jusqu'à la mer qui sépare l'Europe d l'Afrique. Qu'on fasse le même honneur à une seul piece de Shakespeare, et alors nous pourrons dis puter.

Qu'un Chinois vienne nous dire: « Nos tragédie « composées sous la dynastie des Yven font encor « nos délices après cinq cents années. Nous avon « sur le théâtre des scenes en prose, d'autres en ver « rimés, d'autres en vers non rimés. Les discours d « politique et les grands sentiments y sont interrom « pus par des chansons, comme dans votre Athalie « Nous avons de plus des sorciers qui descenden « des airs sur un manche à balai, des vendeurs d'or « viétan, et des Gilles, qui, au milieu d'un entre « tien sérieux, viennent faire leurs grimaces, d « peur que vous ne preniez à la piece un intérêt tro « tendre qui pourrait vous attrister. Nous faison « paraître des savetiers avec des mandarins, et de « fossoyeurs avec des princes, pour rappeler au « hommes leur égalité primitive. Nos tragédies n'on « ni exposition, ni nœud, ni dénouement. Une d « nos pieces dure cinq cents années, et un paysa « qui est né au premier acte est pendu au dernie « Tous nos princes parlent en crocheteurs, et no « crocheteurs quelquefois en princes. Nos reines

« prononcent des mots de turpitude qui n'échappe-
« raient pas à des revendeuses entre les bras des der-
« niers des hommes, etc. etc. »

Je leur dirais: Messieurs, jouez ces pieces à Nankin, mais ne vous avisez pas de les représenter aujourd'hui à Paris ou à Florence, quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame Montague releve avec justice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna et ceux de Rodogune. Tout n'est pas toujours ni bien dessiné ni bien exprimé dans ces fameuses pieces, je l'avoue: je suis même obligé de vous dire, messieurs, que cette dame spirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorsque je vous consultai sur le commentaire de Corneille. Je me suis entièrement rencontré avec elle dans les justes critiques que j'ai été obligé d'en faire: mais c'est toujours en admirant son génie que j'ai remarqué ses écarts; et quelle différence entre les défauts de Corneille dans ses bonnes pieces, et ceux de Shakespeare dans tous ses ouvrages!

Que peut-on reprocher à Corneille, dans les tragédies de ce génie sublime qui sont restées à l'Europe (car il ne faut pas parler des autres)? c'est d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur; de s'être permis quelques raisonnements que la tragédie ne peut admettre; de s'être asservi dans presque toutes ses pieces à l'usage de son temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus insipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de

vraies passions, excepté dans la piece espagnole du Cid, piece dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modele en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne sur-tout pour avoir trop négligé sa langue. Alors toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées; et l'on joue Cinna et Polyeucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Russie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à Shakespeare? vous le savez, messieurs : tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce sont, comme dit M. de Fontenelle dans ses Mondes, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur. Lopez de Véga avouait cet opprobre; mais Shakespeare n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais? ce qu'on a fait en France, se corriger.

Madame Montague condamne dans la perfection de Racine cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Esther et dans Athalie. Il est beau, sans doute, à une dame de réprouver cette passion universelle qui fait régner son sexe; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes pour n'être qu'une idylle amoureuse; que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que mademoiselle Gaussin, alors je réponds que madame Montague versera des lar-

mes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de Bérénice, qu'on faisait devant lui en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe? la seule magie du style de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme Racine tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pieces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes et la délicatesse de la langue française voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parcequ'il n'avait point de frere dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrieme livre de Virgile. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caracteres et dans son style; c'est ce qu'on a dit de Virgile; mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame Montague s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de Racine. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phedre française, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup Brumoy, parceque Brumoy, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poëte grec la préférence sur le poëte français. Mais si elle savait que Brumoy traduit le grec très infidèlement; si elle savait que, *vous y*

serez, ma fille, n'est pas dans Euripide; si elle savait que Clytemnestre embrasse les genoux d'Achille dans la piece grecque comme dans la française (quoique Brumoy ose supposer le contraire); enfin, si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchanteresse qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez Racine seul, alors madame Montague changerait de sentiment.

« L'Achille de Racine, dit-elle, ressemble à un « jeune amant qui a du courage: et pourtant l'Iphi- « génie est une des meilleures tragédies françaises ». Je lui dirais: Et pourtant, madame, elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau siecle de Louis XIV, ce siecle notre gloire, notre modele, et notre désespoir. Si nous avons été indignés contre madame de Sévigné, qui écrivait si bien et qui jugeait si mal; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que « la mode d'aimer Racine passera « comme la mode du café »; jugez, madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendrissement que la centieme lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins senti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime et de la mesure, au point de ne pas laisser échapper une seule ligne, un seul mot qui sente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'est à

ce coin que sont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame Montague compte pour rien cette difficulté surmontée. Mais, madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun amusement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois se proposaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grece, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carrousels étaient-ils si faciles? Que dis-je? aujourd'hui, dans la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes, n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur ame languirait assoupie?

Il est donc bien étrange, et j'ose dire bien barbare, de vouloir ôter à la poésie ce qui la distingue du discours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la paresse et l'impuissance de faire des vers rimés, comme le célebre Pope me l'a avoué vingt fois. Insérer dans une tragédie des scenes entieres en prose, c'est l'aveu d'une impuissance encore plus honteuse.

Il est bien certain que les Grecs ne placerent les Muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu'à elles à travers des obstacles. Ne supprimez donc point ces obstacles, madame; laissez subsister les barrieres qui séparent la bonne compagnie des ven-

deurs d'orviétan et de leurs Gilles; souffrez que Pope imite les véritables génies italiens, les Arioste, les Tasse, qui se sont soumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand Boileau a prononcé,

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir,

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aisément les pensées dans la mémoire?

Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité passent dans le cœur de madame Montagne, et que je sois destiné à convertir *divisos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature? Les Anglais n'ont-ils pas assez de dissentions chez eux, et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher?

Hélas! messieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappants des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de Shakespeare avait été plongé par son siecle. J'ai rendu justice à l'Anglais Shakespeare, comme à l'Espagnol Caldéron; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité

hautaine et pédantesque, cet amour-propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays, et qui ne préfere les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux Bacon, aux Kepler, aux Copernic, sans même y mêler d'abord aucune émulation! Que n'avons-nous pas dit du grand Galilée, le restaurateur et la victime de la raison en Italie, ce premier maître de la philosophie, que Descartes eut le malheur de ne citer jamais!

Nous sommes tous à présent les disciples de Newton: nous le remercions d'avoir seul trouvé et prouvé le vrai système du monde, d'avoir seul enseigné au genre humain à voir la lumiere; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de Daniel et l'Apocalypse.

Nous admirons dans Locke la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que Platon la chercha, et nous n'avons rien à pardonner à Locke. N'en ferions-nous pas autant pour Shakespeare, s'il avait ressuscité l'art des Sophocle, comme madame Montague, ou son traducteur ose le prétendre? Ne verrions-nous pas M. de la Harpe, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier? Que fait-il au contraire? il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal ce que tout le monde sent, que Shakespeare est un sauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre se contente de ses grands hommes

en tant de genres; elle a assez de gloire: la patrie du Prince noir et de Newton peut se passer du mérite des Sophocle, des Zeuxis, des Phidias, des Timothée, qui lui manquent encore.

Je finis ma carriere en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient tonjours remplies par des successeurs dignes d'eux; que les siecles à venir égalent le grand siecle de Louis XIV, et qu'ils ne dégénerent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur et confrere, etc.

NOTE.

Le P. Brumoy, dans son Discours sur le parallele des théâtres, a dit de nos spectateurs: « Ce n'est que le « sang-froid qui applaudit la beauté des vers. » Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang-froid des maximes vraies ou fausses, tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés:

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonniere, et non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur...

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse, et comme si la jeune Cornélie avait pu s'avilir en parlant décemment à César! Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles:

Rome le veut ainsi: son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime:
Au lieu d'un châtiment, ta mort serait un crime;
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va; ne perds point le temps, il presse. Adieu; tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guere convenable qu'une jeune femme, absolument dépendante de César, protégée, secourue, vengée par lui, et qui doit être à ses pieds, le menace en antitheses si recherchées, et dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple, et finisse enfin par lui dire: « Adieu, César; tu peux te vanter que j'ai fait des vœux « pour toi une fois en ma vie ». Avez-vous pu seulement

entendre ce froid raisonuement, aussi faux qu'alambiqué : « Comme autre qu'un Romain n'a pu asservir Rome, « autre qu'un Romain ne l'en peut garantir ? »

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, et même aux regles de la poésie, qui veulent que tout soit clair, et que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées? Mais dites-moi sur-tout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juste contentement des véritables beaux vers que débite Andromaque, dans une situation encore plus douloureuse que celle de Cornélie.

Je confie à tes soins mon unique trésor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ;
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine et si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares même des écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'Andromaque. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre?

Cet homme de bon sens et de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de Cornélie, nous étions des écoliers élevés par des pédants, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre.

Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du saint Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous apperçûmes, à la vérité, que ces figures colossales étaient bien mal dessinées; mais enfin elles étaient colossales, et cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de Racine étaient parfaitement écrits; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions; mais la modestie et la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à César comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, et qui sur-tout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous; tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple!

De pareils prestiges peuvent durer un siecle entier; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siecles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour et la ville ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouis, et qui sont ensuite publiées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagere qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.

ACTEURS.

NICÉPHORE, empereur de Constantinople.
IRENE, femme de Nicéphore.
ALEXIS COMNENE, prince de Grece.
LÉONCE, pere d'Irene.
MEMNON, attaché au prince Alexis.
ZOÉ, favorite, suivante d'Irene.
UN OFFICIER DE L'EMPEREUR.
GARDES.

La scene est dans un salon de l'ancien palais de Constantin.

IRENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Quel changement nouveau, quelle sombre terreur,
Ont écarté de nous la cour et l'empereur?
Au palais des sept tours une garde inconnue
Dans un silence morne étonne ici ma vue;
En un vaste désert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.
La cour n'est pas long-temps le bruyant assemblage
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs soulagements des cœurs infortunés;
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos états assemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être, et ces fiers musulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ses chagrins secrets, qu'il veut dissimuler,
Je connais trop la cause; elle va m'accabler.

Je sais par quels soupçons sa dureté jalouse
Dans son inquiétude outrage son épouse.
Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,
D'un esprit défiant détestables flatteurs,
Trafiquant du mensonge et de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour César! et quels soins douloureux!
Je le plains, je gémis... Il fait deux malheureux...
Ah! que n'ai-je embrassé cette retraite austere
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon pere!
Il a fui pour jamais l'illusion des cours,
L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur!
Je montai sur le trône au faîte du malheur,
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute destinée;
Et je pleure sur-tout ce fatal souvenir
Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie
Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté
Le sentiment honteux dont il est tourmenté:
Il le cache au vulgaire, à sa cour, à lui-même;
Il sait vous respecter, et peut-être il vous aime.
Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.
Que craignez-vous?

IRENE.

Le ciel, Alexis, et mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnene aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur et vous sans vous inquiéter,
Fidele à ses serments jusqu'à vous éviter.

IRENE.

Je sais que ce héros ne cherche que la gloire:
Je ne saurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah ! j'ai trop admiré ses exploits éclatants :
Sa gloire de si loin m'a trop intéressée.
César aura surpris au fond de ma pensée
Quelques vœux indiscrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître:
Des antiques Césars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'est dans ces même lieux que nous fûmes unis:
C'est avec Alexis que je fus élevée;
Ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.
L'intérêt de l'état, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité,
Ce fantôme effrayant subjugua ma famille;
Ma mere à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs:
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher;
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible;
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai... Ce mot te fait assez comprendre
A quels déchirements ce cœur devait s'attendre.
Mon pere à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ses vertus appris à l'appaiser:

Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre;
Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible et blessé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

Eh bien! en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
Parmi les courtisans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame, j'avouerai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de son ame abattue.
Je ne suis point compté parmi les courtisans,
De ses desseins secrets superbes confidents:
Du conseil de César on me ferme l'entrée.
Commandant de sa garde à la porte sacrée,
Militaire oublié par ses maîtres altiers,
Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,
J'ai seulement appris que le brave Comnene
A quitté dès long-temps les bords du Borysthene,
Qu'il vogue vers Bysance, et que César troublé
Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Bosphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore!
Revenir sans son ordre!

MEMNON.

On l'assure, et la cour

S'alarme, se divise, et tremble à son retour.
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage;
Il vient jouir ici des honneurs et des droits
Que lui donnent son rang, sa naissance, et nos lois.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et, qui de bouche en bouche armant les factions,
Vont préparer Bysance aux révolutions.
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, et qui je dois défendre:
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différents,
Leurs fausses amitiés, leurs indiscrettes haines.
Attaché sans réserve au pur sang des Comnenes,
Je le sers, et sur-tout dans ces extrémités;
Memnon sera fidele au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage...
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Qu'a-t-il osé me dire? et quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger?
Il ne s'explique point: je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre:
Je le connais; le sang d'assez près nous unit.
Contre nos courtisans exhalant son dépit,
Il détesta toujours leur frivole insolence,
Leurs animosités qui partagent Bysance,

Leurs tristes vanités que suit le déshonneur;
Mais son esprit altier hait sur-tout l'empereur.
D'Alexis, en secret, son cœur est idolâtre;
Et, s'il en était cru, Bysance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colere
S'échappe en vous parlant, et peint son caractere.

IRENE.

Mais Alexis revient... César est irrité:
Le courtisan surpris murmure épouvanté.
Les états convoqués dans Bysance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divisions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions...
Des discours de Memnon que veux-tu que j'espere?
Il commande au palais une garde étrangere:
D'Alexis, en secret, est-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent,
Les desseins du sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire!
Que je me crains sur-tout dans ma juste douleur!
Je consulte en tremblant le secret de mon cœur:
Peut-être il me prépare un avenir terrible:
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop sensible.
Si jamais Alexis en ce funeste lieu,
Trahissant ses serments... Que vois-je? juste dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Daignez souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien se doit sacrifier,

Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
Le destin me ravit la grandeur souveraine;
Il m'a fait plus d'outrage : il m'a privé d'Irene...
Dans l'orient soumis mes services rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus;
Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébisonde entre nos mains remise,
Les Scythes repoussés, la Tauride conquise,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé!
Le suis-je encor par vous? n'osez-vous reconnaître
Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître?

IRENE.

Prince, que dites-vous? dans quel temps, dans quels lieux,
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée,
La barriere éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos serments, et sur-tout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de César l'injuste défiance,
Il vous aurait suffi d'éviter ma présence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous hasardez.
Vous me faites frémir : seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je serais plus coupable;
Ma présence à César serait plus redoutable.
Quoi donc! suis-je à Bysance? est-ce vous que je vois?
Est-ce un sultan jaloux qui vous tient sous ses lois?
Etes-vous dans la Grece une esclave d'Asie,
Qu'un despote, un barbare achete en Circassie,
Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,

A jamais invisible au reste des mortels ?
César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'occident et les mœurs de la Grece ?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le destin le forma pour Irene :
Il brave des Césars la puissance et la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi ! vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès !
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue !
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue ?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux
Dès qu'on l'a fait César, et qu'il est votre époux ?
Enorgueilli sur-tout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste ?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non : il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne ; et le sang des Comnenes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses séveres mains
Cet empire, autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde,
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il regne, s'il le faut ; je n'en suis point jaloux :
Je le suis de vous seule, et jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garants ;

Et les usurpateurs sont toujours des tyrans.
Mais si le ciel est juste, il se souvient peut être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets ! je suis esclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée, elle n'est plus à moi.

ALEXIS.

Ah ! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'est à vous de croire
Qu'il ne m'est pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, César vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : sortez.
(*à Irene.*)
Il me verra, madame ; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;
A son rang comme au mien je sais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille et rassurée.
(*il sort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

De quel saisissement mon ame est pénétrée !
Que je sens à la fois de faiblesse et d'horreur !

Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il? Va, Zoé, commande que sur l'heure
On parcoure en secret cette triste demeure,
Ces sept affreuses tours qui, depuis Constantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible destin.
Interroge Memnon; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous: un maître soupçonneux
Vous condamne peut-être, et vous proscrit tous deux.
Parmi tant de dangers, que prétendez-vous faire?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure et sincere;
Vaincre un fatal amour, si son feu rallumé
Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé;
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine,
Si la force est possible à la faiblesse humaine;
Ne point combattre en vain mon devoir et mon sort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé; mais César délibere.
Dans son inquiétude il consulte, il differe,
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mene aussi chez Irene, et je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis: vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, emplissent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance:
Là, dans un plein repos, d'un mot, ou d'un coup-d'œil,
Il condamne à l'exil, aux tourments, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercenaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires:

Il se trompe... Seigneur, quel secret embarras,
Quand j'ai tout disposé, semble arrêter vos pas?

ALEXIS.

Le remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naissance, mon rang, la faveur du sénat,
Tout me criait: Venez, montrez-vous à l'état.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse,
Ma passion fatale, entraînaient ma jeunesse
Je venais opposer la gloire à la grandeur,
Partager les esprits et braver l'empereur...
J'arrive, et j'entrevois ma carriere nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle?
La honte est attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux?

MEMNON.

La honte! elle est pour vous de servir sous un maître.

ALEXIS.

J'ose être son rival: je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur,
Disputez-lui l'empire, et soyez son vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Bosphore, et la superbe Thrace,
Et ces Grecs inconstants serviraient tant d'audace?
Je sais que les états sont pleins de sénateurs
Attachés à ma race, et dont j'aurais les cœurs:
Ils pourraient soutenir ma sanglante querelle:
Mais le peuple?

MEMNON.

Il vous aime: au trône il vous appelle.
Sa fougue est passagere, elle éclate à grand bruit:
Un instant la fait naître, un instant la détruit.
J'enflamme cette ardeur; et j'ose encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraissez seulement, mon prince, et vous ferez

Du sénat et du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais sanglant, séjour des homicides
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a suffi, pour changer tout l'état,
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un soldat.
Ces soudains changements sont des coups de tonnerre
Qui dans des jours sereins éclatent sur la terre.
Plus ils sont imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorants dont on se sent frapper.
Nous avons vu passer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
Il est temps qu'à Bysance on reconnaisse un homme
Digne des vrais Césars, et des beaux jours de Rome.
Bysance offre à vos mains le souverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir:
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre et du sceptre d'un maître;
Au temple de Sophie un prêtre les sacrait,
Et Bysance à genoux soudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis et de courage;
Ils avaient moins de droits: tentez le même ouvrage;
Recueillez les débris de leurs sceptres brisés;
Vous régnez aujourd'hui, seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS.

Ami, tu me connais: j'ose tout pour Irene:
Seule elle m'a banni, seule elle me ramene;
Seule sur mon esprit encore irrésolu
Irene a conservé son pouvoir absolu.
Rien ne me retient plus: on la menace, et j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déja paraît sa garde: elle m'est confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins,
Nous servons sous Comnene, et nous sommes Romains.
Je vous laisse avec lui.

(*il se retire dans le fond, et se met à la tête de la garde.*)

SCENE II.

NICEPHORE, *suivi de deux officiers;* ALEXIS; MEMNON, GARDES, *au fond.*

NICÉPHORE.

Prince, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple:
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les états de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire;
Et j'ai pu, sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste et saint, et par vous respecté.

NICÉPHORE.

Je le protégerai tant qu'il sera fidele;
Soyez-le, croyez-moi: mais puisqu'il vous rappelle,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.
Vous n'avez plus d'excuse: et si vers le Bosphore

L'astre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté.
Vous ne le serez pas avec impunité....
Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'état le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang, et mon service;
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'état ne ravit qu'au coupable.

NICÉPHORE.

Vous osez le prétendre?

ALEXIS.

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait; et mon droit est le sien,
Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage
N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage:
C'est le droit d'Alexis; et je crois qu'il est dû
Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICÉPHORE.

Je connais votre race, et plus votre arrogance.
Pour la derniere fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point?

ALEXIS.

Non, seigneur.

NICÉPHORE.

C'est assez.

(*il appelle Memnon à lui par un signe, et lui donne un billet dans le fond du théâtre.*)

Servez l'empire et moi, vous qui m'obéissez.

(*il sort.*)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, servir Nicéphore!

ALEXIS, *après avoir observé le lieu où il se trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de sang froid.*

Dans son conseil l'arrêt était porté!
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité!
Il se flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a signé ma mort.

MEMNON.

Il a signé la sienne.
D'esclaves entouré ce tyran ténébreux,
Ce despote aveuglé m'a cru lâche comme eux:
Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie et de la servitude!
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelants
Pensent régner sans lois, et parler en sultans!
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable:
Irene prisonnière! est-il bien vrai? Memnon!

MEMNON.

Le tombeau, pour les grands, est près de la prison.

ALEXIS.

O ciel!... De tes projets Irene est-elle instruite?

MEMNON.

Elle en peut soupçonner et la cause et la suite:
Le reste est inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et sur-tout, cher ami, cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte;
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas:
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.
Croyez que l'amitié, le zele, et le courage,
Sont d'un plus grand service, en ces périls pressants,
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte sacrée;
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée;
Du peuple soulevé j'entends déja les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment; je regne, ou je péris:
Le sort en est jeté. Prévenons Nicéphore.
(*aux soldats.*)
Venez, braves amis, dont mon destin m'honore;
Sous Memnon et sous moi vous avez combattu;
Combattez pour Irene, et vengez sa vertu.
Irene m'appartient; je ne puis la reprendre
Que dans des flots de sang et sous des murs en cendre:
Marchons sans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

Où courez-vous? ô ciel!
Alexis! arrêtez: que faites-vous? cruel!
Demeurez; rendez-vous à mes soins légitimes;
Prévenez votre perte; épargnez-vous des crimes.
Au seul nom de révolte on me glace d'effroi:
On me parle du sang qui va couler pour moi.
Il ne m'est plus permis, dans ma douleur muette,
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon pere, en ce moment par le peuple excité,
Revient vers ce palais qu'il avait déserté;
Le pontife le suit; et, dans son ministere,
Du dieu que l'on outrage atteste la colere.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls pressants.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irene, il n'est plus temps:
La querelle est trop grande, elle est trop engagée.
Je les écouterai quand vous serez vengée.

SCENE V.

IRENE.

Il me fuit! que deviens-je? ô ciel! et quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Je me jette en tes bras, ô dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon destin, qui me donnas pour maître
Un mortel respectable et qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il se peut, malgré moi!
J'écontai ma raison; mais mon ame infidele,
En voulant t'obéir, se souleva contre elle.
Conduis mes pas, soutiens cette faible raison;

Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison;
Rends la paix à l'empire aussi-bien qu'à moi-même
Conserve mon époux; commande que je l'aime.
Le cœur dépend de toi: les malheureux humains
Sont les vils instruments de tes divines mains.
Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore:
Et, quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentiments me sont encor permis,
Dieu, qui sais pardonner, veille sur Alexis.

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils sont aux mains; rentrez.

IRENE.

Et mon pere?

ZOÉ.

Il arrive;
Il fend les flots du peuple, et la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfants, qui dans leurs bras
Poussent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife sacré, par un secours utile,
Aux blessés, aux mourants, en vain donne un asyle:
Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous exposez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Bysance, et périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever;
Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver:
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé; le ciel veut que je tombe avec elle:
Non, je ne dois point vivre en nos murs embrasés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Votre unique parti, madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre :
Une Scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,
Appeler les dangers, et chercher le trépas ;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois :
Soumettons-nous au sort ; et, quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis, en naissant, touchait à la couronne ;
Sa valeur la mérite ; il porte à ce combat
Ce grand cœur et ce bras qui défendit l'état ;
Sur-tout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Eh ! que sert d'être aimé ?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, et d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement,
Quel sang a pu couler, quelles sont les victimes,

Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.
Ils sont tous mon ouvrage!

ZOÉ.

A vos justes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs?
Votre pere a quitté la retraite sacrée
Où sa triste vertu se cachait ignorée:
C'est pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde; il rentre, pour sa fille,
Dans ce même palais où régna sa famille.
Vous trouverez en lui les consolations
Que le destin refuse à vos afflictions:
Jetez-vous dans ses bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne?
Aurai-je mérité que cet effort insigne
Le ramene à sa fille en ce cruel séjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon désespoir contemple?
Soutien des malheureux, mon pere! mon exemple!
Quoi! vous quittez pour moi le séjour de la paix!
Hélas! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LÉONCE.

Les murs de Constantin sont un champ de carnage.
J'ignore, grace aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, et quelles factions
Ont enfanté soudain ces désolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre son maître,
Avec les conjurés avait osé paraître.

L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre, que devant lui son empereur fuyait:
On croit César blessé; le combat dure encore
Des portes des sept tours au canal du Bosphore:
Le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux;
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeste
Un empire, un époux, que la vertu vous reste.
J'ai vu trop de Césars, en ce sanglant séjour,
De ce trône avili renversés tour à tour...
Celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon sort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, SUITE.

MEMNON.

Il n'est plus de tyran: c'en est fait, il est mort;
Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colere,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner:
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.
(*s'approchant.*)
Madame, Alexis regne; à mes vœux tout conspire;
Un seul jour a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Releve par ses mains le trône des Césars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprete et témoin de la publique joie.
Pardonnez si sa bouche, en ce même moment,
Ne vous annonce pas ce grand évènement;
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage;

S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous.
Je vole à l'hippodrome, au temple de Sophie,
Aux états assemblés pour sauver la patrie.
Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le héros de Bysance et son libérateur. (*il sort.*)

SCENE IV

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Que dois-je faire? ô Dieu!

LÉONCE.

Croire un pere et le suivre.
Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la postérité.
Je sais que Nicéphore eut trop de dureté;
Mais il fut votre époux: respectez sa mémoire...
Les devoirs d'une femme, et sur-tout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang le sang de votre époux;
Ce n'est qu'un droit barbare, un pouvoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde:
Mais c'est un crime affreux, qui ne peut s'expier,
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état: d'un côté se présente
Un jeune audacieux de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition;
De l'autre est le devoir et la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un pere qui vous aime;
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conseils; ils sont justes, seigneur;

Ils sont sacrés : je sais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.
Dans votre asyle saint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais :
J'ai trop besoin de fuir et ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible... et de me fuir moi-même.

LÉONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté :
Croyez qu'il est encore, au sein de la retraite,
Des consolations pour une ame inquiete.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain;
Je vous y conduirai; j'en connais le chemin :
Je vais tout préparer... Jurez à votre pere,
Par le Dieu qui m'amene, et dont l'œil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

IRENE.

Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austeres :
Mais, s'ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.

LÉONCE.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous?
Je sais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embrasse.
Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorsqu'une cour flatteuse
M'offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse :
Quand il est teint de sang, je le dois détester.
Eh! quel regret, seigneur, aurais-je à le quitter?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un pere;
Je lui vais obéir, je vais vous satisfaire;
J'en fais entre vos mains un serment solennel...

Je descends de ce trône, et je marche à l'autel.

LÉONCE.

Adieu: souvenez-vous de ce serment terrible.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quel est ce joug nouveau qu'à votre cœur sensible
Un pere impose encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux serment;
Oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.
Je change de prison, je change de supplice.
Toi qui, toujours présente à mes tourments divers
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis et de douleurs secretes,
Oseras-tu me suivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être ensevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous sont assujettis.
Je vois que notre sexe est né pour l'esclavage;
Sur le trône, en tout temps, ce fut votre partage:
Ces moments si brillants, si courts, et si trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous serviez sous un maître;
Et quand vous êtes libre, et que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'instant dans la captivité!
Les usages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir; tout vous tient sous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne... Il ne m'est plus permis
D'oser m'intéresser aux destins d'Alexis:

Je ne puis respirer le même air qu'il respire.
Qu'il soit à d'autres yeux le sauveur de l'empire,
Qu'on chérisse dans lui le plus grand des Césars,
Il n'est qu'un criminel à mes tristes regards;
Il n'est qu'un parricide; et mon ame est forcée
A chasser Alexis de ma triste pensée.
Si, dans la solitude où je vais renfermer
Des sentiments secrets trop prompts à m'alarmer,
Je me ressouvenais qu'Alexis fut aimable...
Qu'il était un héros... je serais trop coupable.
Va, ma chere Zoé, va presser mon départ;
Sauve-moi d'un séjour que j'ai quitté trop tard:
Je vais trouver soudain le pontife et mon pere,
Et je marche sans crainte au jour pur qui m'éclaire.
(*en voyant Alexis.*)
Ciel!

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS; GARDES, *qui se retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irene.*

ALEXIS.

Je mets à vos pieds, en ce jour de terreur,
Tout ce que je vous dois, un empire et mon cœur.
Je n'ai point disputé cet empire funeste;
Il n'était rien sans vous: la justice céleste
N'en devait dépouiller d'indignes souverains,
Que pour le rétablir par vos augustes mains.
Régnez, puisque je regne; et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et celui de Bysance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable! Ah, prince! oubliez-vous
Que vous êtes couvert du sang de mon époux?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer sa mémoire;

Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire;
Que l'empire romain, dans sa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je sais que ces grands coups, la premiere journée,
Font murmurer la Grece et l'Asie étonnée;
Il s'éleve soudain des censeurs, des rivaux:
Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux;
On finit par aimer leur puissance établie:
Qu'on sache gouverner, madame, et tout s'oublie.
Après quelques moments d'une juste rigueur,
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie
Fit adorer Auguste à la terre asservie.

IRENE.

Alexis! Alexis! ne nous abusons pas:
Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas;
Le sang crie; il s'éleve, il demande justice.
Meurtrier de César, suis-je votre complice?

ALEXIS.

Ce sang sauvait le vôtre, et vous m'en punissez!
Qui? moi! je suis coupable à vos yeux offensés!
Un despote jaloux, un maître impitoyable,
Grace au seul nom d'époux, est pour vous respectable!
Ses jours vous sont sacrés! et votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, et n'est qu'un ravisseur!
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre,
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre?

IRENE.

Je n'étais point ingrate: un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés;
Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,
Son cœur et ses parents formerent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours,
Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irene ! et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? une loi fanatique !
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des Césars, et sur-tout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie,
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chere et fatale Irene, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, et me donnez la mort.

IRENE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire :
Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obstinez à tant de cruauté !
Que m'offrirait de pis la haine et la colere ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un pere, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
A vos sujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre pere vous trompe : une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.

C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime :
Il s'immola lui-même, et vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime?
Je cours à lui, madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes états.
S'il méprise la cour, et si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître, et son vengeur.

SCENE VII.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

Madame, on vous attend : Léonce votre pere,
Le ministre du dieu qui regne au sanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas! selon vos vœux,
A cet auguste asyle... heureux ou malheureux.

IRENE.

Tout est prêt : je vous suis...

ALEXIS.

Et moi, je vous devance ;
Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence,
M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE.

Que vais-je devenir? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piege

Où mes pas égarés sont conduits malgré moi?
Mon amant a tué mon époux et mon roi;
Et sur son corps sanglant cette main forcenée
Ose allumer pour moi les flambeaux d'hyménée!
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel!
Oui, grand Dieu, je l'aimais; et mon ame égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris,
Me forcez-vous au crime? et voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME

SCENE I.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide et confondue,
D'un pere et d'un amant soutenir l'entrevue!
Ah, madame! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRENE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image,
Au moment qu'il approche, étonne le courage:
La nature s'effraie; et nos secrets penchants
Se réveillent dans nous, plus forts et plus puissants.

IRENE.

Non, je n'ai point changé; je suis toujours la même;
Je m'abandonne entiere à mon pere qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu, dans ce fatal moment,
Soutenir les regards d'un pere et d'un amant;
Je ne pouvais parler: tremblante, évanouie,
Le jour se refusait à ma vue obscurcie;
Mon sang s'était glacé; sans force et sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grace aux mains dont je suis secourue?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on m'a rendue?
Si Léonce paraît, je sens couler mes pleurs;

Si je vois Alexis, je frémis et je meurs ;
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes sentiments, ma crainte, et les maux que j'endure.
Ah ! que fait Alexis ?

ZOÉ.

Il veut en souverain
Vous replacer au trône, et vous donner sa main.
A Léonce, au pontife il s'expliquait en maître ;
Dans ses emportements j'ai peine à le connaître :
Il ne souffrira point que vous osiez jamais
Disposer de vous-même, et sortir du palais.

IRENE.

Ciel, qui lis dans mon cœur, qui vois mon sacrifice,
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

IRENE.

Tu les connais ; plains-moi, ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle,
Pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,
Je l'ai fait, tu le sais ; je porte encor mes pleurs
Au dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes assidues ;
Il repousse mes mains vers son trône étendues ;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'aimerais-je encore ?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRENE.

Non ; jamais Alexis ne sera mon époux.

ZOÉ.

Eh bien ! si dans la Grece un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars,
Si ce dur préjugé regne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainsi, loin du palais où vous fûtes nourrie,
Vous allez, belle Irene, enterrer votre vie !

IRENE.

Je ne sais où je vais... Humains ! faibles humains !
Réglons-nous notre sort ? est-il entre nos mains ?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LÉONCE.

Ma fille, il faut me suivre, et fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un pere ne craint pas :
Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible,
Un mot, au nom du ciel, est une arme terrible ;
Et la religion, qui leur commande à tous,
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.
Vos honneurs, avec moi plus sûrs et plus constants,
Des volages humains seront indépendants ;

Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangere :
Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner :
C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déja dit ; sans regret je le quitte.
Le nouveau César vient ; je pars, et je l'évite.
(*elle sort.*)

LÉONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'en est trop ; arrêtez :
Pour la derniere fois, pere injuste, écoutez ;
Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué sa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
Le souverain sacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altiere à la vôtre est unie,
Contre moi vous seconde, et croit impunément
Ravir, au nom du ciel, Irene à son amant.
Je vous ai tous servis, vous, Irene, et Bysance ;
Votre fille en était la juste récompense,
Le seul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux,
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds ;
Vous, par qui tant de fois elle me fut promise,
Vous me la ravissez lorsque je l'ai conquise,

Lorsque je l'ai sauvée, et vous, et tout l'état!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache:
Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE.

Ne soyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès... Ecoutez-moi, seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur;
Je n'ai point déserté ma retraite profonde,
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,
Aux passions des grands, à leurs vœux emportés:
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne sert que son dieu n'en a point d'autre à dire:
Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé; je dois vous découvrir
Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce et du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilege osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie:
« Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
« N'épouse point sa veuve ». Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,
Teint du sang d'un époux et de celui d'un pere:
Frappez...

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis... et, malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?
Et regretterez-vous votre persécuteur

Pour élever la voix contre un libérateur?
Tendre pere d'Irene! hélas! soyez mon pere;
D'un juge sans pitié quittez le caractere;
Ne sacrifiez point et votre fille et moi
Aux superstitions qui vous servent de loi;
N'en faites point une arme odieuse et cruelle,
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu se plaît à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature:
D'un affreux préjugé laissez là l'imposture;
Cessez...

LÉONCE.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé?
La voix de l'univers est-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

LÉONCE.

Je le suis comme vous... le ciel est inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois et mon pere et le ciel.
Plus de sang va couler pour cette injuste Irene,
Que n'en a répandu l'ambition romaine:
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadème;
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang, et des tombeaux.

LÉONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,

Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous plains de régner.

ALEXIS.

Je me suis emporté;
Je le sens, j'en rougis: mais votre cruauté,
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art, et porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LÉONCE.

J'attendrai donc, seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LÉONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir; il est plus fort que vous.
(*il sort.*)

SCENE IV.

ALEXIS.

Que son sort est heureux! assis sur le rivage,
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste regne a commencé le cours.
Irene a fait le charme et l'horreur de mes jours:
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son pere,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis!
Quoi! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux,
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux,

Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête!
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer!
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Eh bien, Zoé! que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce et le pontife épouvantent son cœur;
Leur voix sainte et funeste y porte la terreur:
Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.
Des murs de ce palais ils osent l'arracher;
Une triste retraite à jamais va cacher
Du reste de la terre Irene abandonnée:
Des veuves des Césars telle est la destinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un soldat sacrilege, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces usages sinistres,
De la religion vous braviez les ministres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laisser remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres où je suis!... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, gardes, venez.

SCENE VI

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, GARDES.

ALEXIS.

Mes ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte :
Qu'on soit armé par-tout ; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi,
Qui de nous est César, ou le pontife ou moi.
Chere Zoé, rentrez : avertissez Irene
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souvienne.
(*à Memnon.*)
Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briser en un jour tous les fers des tyrans :
Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent ;
Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.
Que le pere d'Irene, au palais arrêté,
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité ;
Qu'éloigné de sa fille, et réduit au silence,
Il ne séduise plus les peuples de Bysance ;
Que cet ardent pontife au palais soit gardé ;
Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,
Qui sera plus docile à ma voix souveraine.
Constantin, Théodose, en ont trouvé sans peine :
Plus criminels que moi dans ce triste séjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

MEMNON.

César, y pensez-vous ? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, est pourtant respectable.
Il est de ces vertus que, forcés d'estimer,
Même en les détestant, nous tremblons d'opprimer.
Eh ! ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irene une mortelle offense ?

ALEXIS.

Non; j'y suis résolu... Je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, et ma gloire... il manque le bonheur.
Je succombe, en régnant, au destin qui m'outrage:
Secondez mes transports; achevez votre ouvrage.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois, sans doute, il est plus difficile
De s'assurer chez soi d'un sort pur et tranquille,
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
Je vous l'ai dit: Irene, en sa juste colere,
Ne pardonnera point l'attentat sur son pere.

ALEXIS.

Mais quoi! laisser près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux;
Qui, lui faisant sur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce cœur souple et sincere,
Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,
Va changer par degrés sa tendresse en horreur!
Je veux régner sur elle ainsi que sur Bysance,
La couvrir des rayons de ma toute-puissance;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, César; j'ai prévu vos alarmes;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en est fait; je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi?

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai servi :
J'ai saisi ce vieillard ; et César qui soupire
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
Mais, après cette injure, auriez-vous espéré
De ramener à vous un esprit ulcéré?
Et pourquoi consulter, dans de telles alarmes,
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes?

ALEXIS.

Ah, cher et sage ami ! que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même,
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime,
Aveugle en son courroux, prompt à se démentir,
Né pour les passions et pour le repentir !

(*Memnon sort.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Venez, venez, Zoé, vous que chérit Irene ;
Jugez si mon amour a mérité sa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en César,
Montrer l'auguste Irene enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations :
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux :
N'admettant pour garants de la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre, et le ciel qui pardonne,

C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle? inspire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié si son ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée,
Si mon profond respect ne peut que l'indigner,
Enfin si je l'offense en la faisant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé faisait couler ses larmes:
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses desirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs, et sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous tout entiere occupée,
A nos empressements elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas! elle vous aime, et sans doute me craint:
Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre
Résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.
Le vainqueur de César est l'esclave d'Irene;
Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne:
Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour
Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô ciel!

ZOÉ.

A la terre attachée,
Sa vue à notre aspect s'égare effarouchée :
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder ;
Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irene, est-ce bien vous ? Quoi ! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre !

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(*un des soldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.*)

Un siege... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, soldats... Alexis, écoutez.
(*d'une voix égale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuse.*)
Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause ;
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
D'un reproche assez grand je puis vous accabler ;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colere.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un pere ;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire ;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'avenglement funeste
On ne peut le guérir... un seul parti me reste.
Allez trouver mon pere ; implorez son pardon ;

Revenez avec lui : peut-être la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de tristes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, sans rien examiner.
Ah! si j'osais penser qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie ;
Je vais tout réparer : oui, malgré ses rigueurs,
Je veux qu'avec ma main sa main seche vos pleurs.
Irene, croyez-moi ; ma vie est destinée
A vous faire oublier cette affreuse journée :
Votre pere adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et soumis, digne de votre foi.
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,
Mes bienfaits repandus en couvriront la trace ;
Si j'offensai Léonce, il verra tout l'état
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, et vous, et mon amour.

IRENE, *en s'attendrissant et en retenant ses larmes.*

Allez ; ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, prince.

ALEXIS.

Ah! grand Dieu, témoin de ses bontés,
Je serai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.
(*en pleurant.*) (*il sort.*)
Suivez ses pas, Zoé, si fidele et si chere.

SCENE IV.

IRENE, *se levant.*

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? et qu'est-ce que j'espere?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait:
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorants dont frémit la nature.
(*elle marche égarée et hors d'elle-méme.*)
Non, ne m'obéis point; non, mon cher Alexis;
N'amene point mon pere à mes yeux obscurcis:
Reviens... Ah! je te vois; ah! je t'entends encore:
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre...
O crime! éloigne-toi... Ciel!... quel objet affreux!
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux!
Est-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête:
Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête;
Moi seule j'ai tout fait: c'est mon coupable amour,
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi! tu te joins à lui, toi, mon malheureux pere!
Tu poursuis cette fille homicide, adultere!
Fuis, mon cher Alexis; détourne avec horreur
Ces yeux si dangereux, si puissants sur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de sang fumante;
Mon pere et mon époux poursuivent ton amante!
Sur leurs corps tout sanglants me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?
Ah! je reviens à moi... Religion sacrée,
Devoir, nature, honneur, à cette ame égarée
Vous rendez sa raison, vous calmez ses esprits...

Je ne vous entends plus, si je vois Alexis!...
Dieu, que je veux servir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le sais: tout mon crime est d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même:
Il regne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis...
Eh bien! voilà mon cœur; c'est là qu'est Alexis:
Oui, tant que je respire il en est le seul maître.
Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
Je trahis et l'hymen, et la nature, et toi...
(*elle tire un poignard, et se frappe.*)
Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu; je te le sacrifie:
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V.

IRENE, *mourante;* ALEXIS, LEONCE, MEMNON; SUITE.

ALEXIS.

Je vous ramene un pere, et je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité;
Que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait... Juste dieu! quel spectacle effroyable!
Irene! chere Irene!...

LÉONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *se jetant aux genoux d'Irene.*

Quel démon t'inspirait?

IRENE, *à Alexis.* (*à Léonce.*)

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.
(*Alexis veut se tuer, Memnon l'arrête.*)

LÉONCE.

Ah! mon zele funeste eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi...plaignez tous deux mon sort..
Ciel! prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort.

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irene! Irene! ah Dieu!

LÉONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime!

IRENE.

Pardonne, Dieu clément! ma mort est-elle un crime?

FIN D'IRENE.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de Voltaire.

DISCOURS (1)

Prononcé avant la premiere représentation d'Agathocle.

« La perte irréparable que le théâtre, les lettres, « et la France ont faite l'année derniere, et dont le « triste anniversaire vous rassemble aujourd'hui, a « été, depuis cette fatale époque, l'objet continuel « de vos regrets. Vous avez du moins eu la conso- « lation de voir ce que l'Europe a de plus grand et « de plus auguste partager un sentiment si digne « de vous; et les honneurs que vous venez rendre « à cette ombre illustre vont encore satisfaire et « soulager tout à la fois votre juste douleur. Pour « donner à cette cérémonie funebre tout l'éclat « qu'elle mérite et que vous desirez, nous avions « pensé d'abord à remettre sous vos yeux quelqu'une « de ces tragédies immortelles dont M. de Voltaire « a si long-temps enrichi la scene, et que vous venez « si souvent y admirer; mais dans ce jour de deuil, « où le premier besoin de vos cœurs est de déplorer « la perte de ce grand homme, nous croyons ajouter « à l'intérêt qu'elle vous inspire, en vous présentant « la piece qu'il vous destinait quand la mort est ve- « nue terminer sa glorieuse carriere.

« Vous verrez sans doute, messieurs, avec atten-

(1) Ce discours, composé par d'Alembert, fut prononcé par Brizard.

« drissement l'auteur de Zaïre et de Mérope, accablé « d'années, de travaux, et de souffrances, recueillant « tout ce qui lui restait de force et de courage pour « s'occuper encore de vos plaisirs, au moment où « vous alliez le perdre pour jamais; vous connaî- « trez tout le prix qu'il mettait à vos suffrages, par « les efforts qu'il faisait au bord même du tombeau « pour les mériter, efforts qui peut-être ont abrégé « une vie si précieuse.

« Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- « arts revit en vous, le peuple d'Athenes, entouré « des chefs-d'œuvre que lui laissaient en mourant « les artistes célebres, semblait, au moment de leurs « obseques, arrêter ses regards avec moins d'intérêt « sur ces productions sublimes que sur les ouvrages « auxquels ces hommes rares travaillaient encore « lorsqu'ils avaient été enlevés à la patrie. Les yeux « pénétrants de leurs concitoyens lisaient dans ces « respectables restes toute la pensée du génie qui les « avait conçus. Ils y voyaient encore attachée la « main expirante qui n'avait pu les finir; et cette « douloureuse image leur rendait plus cher l'illustre « compatriote qu'ils ne possédaient plus, mais qui « jusqu'à la fin de sa vie avait tout fait pour eux.

« Vous imiterez, messieurs, cette nation recon- « naissante et sensible, en écoutant l'ouvrage auquel « M. de Voltaire a consacré ses derniers instants; « vous appercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le « rendre plus digne de vous être offert; votre équité « suppléera à ce que vos lumieres pourraient y de- « sirer; vous croirez voir ce grand homme présent « encore au milieu de vous, dans cette même salle

« qui fut soixante ans le théâtre de sa gloire, et où « vous-mêmes l'avez couronné par nos faibles mains « avec des transports sans exemple; enfin vous par- « donnerez à notre zele pour sa mémoire, ou plutôt « vous le justifierez, en rendant à sa cendre les hon- « neurs que vous avez tant de fois rendus à sa « personne.

« Quel ennemi des talents et des succès oserait, « dans une circonstance si touchante, insulter à la « reconnaissance de la nation, et en troubler les té- « moignages? Ce sentiment vil et cruel ne peut être, « messieurs, celui d'aucun Français, et serait d'ail- « leurs un nouveau tribut que l'envie paierait, sans « le vouloir, aux mânes de celui que vous pleurez. »

ACTEURS.

AGATHOCLE, tyran de Syracuse.

POLYCRATE, ARGIDE, } fils d'Agathocle.

YDASAN, vieux guerrier au service de Carthage.

EGESTE, officier au service de Syracuse.

YDACE, fille d'Ydasan.

ELPÉNOR, conseiller du roi.

UNE PRÊTRESSE DE CÉRÈS.

SUITE et SOLDATS.

La scene est dans une place entre le palais du roi et les ruines d'un temple.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

YDASAN, EGESTE.

ÉGESTE.

De nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné:
Il est doux de rentrer dans sa chere patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chere, et sa gloire est flétrie:
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes,
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes;
Le fer que le cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle, et la vie.

ÉGESTE.

Que veux-tu? dès long-temps la Sicile asservie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle est compté parmi les plus grands rois.

Le hasard, le destin, le mérite peut-être,
Dispose des états, fait l'esclave et le maître:
Nul homme au rang des rois n'est jamais parvenu
Sans un talent sublime, et sans quelque vertu.
Soyons justes, ami: j'aimai ma république;
Mais j'ai su me plier au pouvoir monarchique.
Né sujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adversité;
L'adresse, le courage, et sur-tout la fortune,
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune:
Elevé par degrés au timon de l'état,
Il était déja roi lorsque j'étais soldat.
De ces coups du destin je sais que l'on murmure;
Les grands succès d'autrui sont pour nous une injure:
Mais si le même prix nous était présenté,
Ne dissimulons point, serait-il rejeté?

YDASAN.

Il l'eût été par moi; j'aime mieux, cher Egeste,
Ma triste pauvreté que sa grandeur funeste.
N'excuse plus ton maître, et laisse à ma douleur
La consolation de haïr son bonheur.
Quoi donc! je l'aurai vu, citoyen mercenaire,
Du travail de ses mains nourrissant sa misere;
Et la guerre civile aura, dans ses horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs!
Il regne à Syracuse! et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, et soldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé sous le harnois,
Obscurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui désola long-temps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me restait; ma fille est dans les fers!
La malheureuse Ydace est au rang des captives
Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives!
C'est ce qui me ramene à ces funestes lieux,

Aux lieux de ma naissance en horreur à mes yeux:
Sans soutien, sans patrie, appauvri par la guerre,
Privé de mes deux fils, je n'ai rien sur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramassé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laissé.
Des premiers jours de paix je saisis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'esclavage:
Aux pieds de ton tyran j'apporte sa rançon;
Et, dès que l'avarice ouvrira sa prison,
Je retourne à Carthage achever ma carriere.
Là je ne verrai point, couchés dans la poussiere,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis:
Je mourrai libre au moins... Va, sers dans ton pays.

ÉGESTE.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différents n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; et, partageant ses peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai soulagé ses chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeste... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours et ses malheurs obscurs?
Où la trouver? comment me rendrai-je auprès d'elle?

ÉGESTE.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle,
Auprès de cette place, et non loin du séjour,
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

YDASAN.

Une cour! des prisons! quel fatal assemblage!
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage.
Ce palais est bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques:
Mais nos dieux ne sont plus... Puis-je au moins

présenter

Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

ÉGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre;
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfants
Du lucre des combats les soins avilissants.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse?

ÉGESTE.

A son fils Polycrate, objet de sa tendresse,
Et déja, nous dit-on, nommé son successeur,
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

ÉGESTE.

Sa sombre défiance
A tous les étrangers interdit sa présence;
A regret aux siens même il permet son aspect:
Soit que l'éloignement impose le respect,
Soit que, changé par l'âge, et las du diadême,
Il se dérobe au monde, et se cherche lui-même.
Pour Ydace, ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reste des captifs elle vit séparée,
Au temple de Cérès en secret retirée:
Sa grace, sa beauté, ses charmes plus flatteurs
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler sur ses pas les cœurs à son passage,
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage...
Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux:
Elle suit en pleurant cette simple prêtresse
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

YDASAN.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir,
La consolation se mêle au désespoir.
C'est donc vous, ô ma fille! ô malheureuse Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

Je baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse:
Je vous ai vu, mon pere, et vers vous j'ai volé.
Chez les Syracusains qui vous a rappelé?
Y seriez-vous tombé dans mon état funeste?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le seul bien qui me reste,
(*à la prêtresse.*)
Mon sang, ma chere fille... O vous, dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puisse des justes dieux la justice éternelle
Payer d'un digne prix le noble et tendre zele
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple si beau, si peu suivi par eux!

LA PRÊTRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens sauver ma fille, et la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos soins sont superflus;
Je suis esclave.

YDASAN.

Non, tu ne le seras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des peres!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes miseres!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse!

YDASAN.

Va, sois libre, il suffit, et ma mort est heureuse...
As-tu dans ta prison paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi?
Comment un conquérant, du sein de la victoire,
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obscurément livré?
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse?
De Cérès en ces lieux cette digne prêtresse
A daigné seulement, dans ma captivité,
Porter sur mon désastre un regard de bonté;
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins souffrir en souffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi: j'espere que son cœur,
Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,
N'osera devant moi commettre une injustice:
Il se ressouviendra que je fus son égal.

LA PRÊTRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans son faste royal
Il rougira peut-être en voyant ma misere.

LA PRÊTRESSE.

J'en doute: mais allez, tendre et généreux pere.
Que la simple vertu puisse enfin le toucher!
Sur-tout que de son trône on vous laisse approcher!

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus prêtresse bienfaisante,
Au malheur qui me suit comme eux compatissante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRÊTRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des ministres des dieux le triste caractere,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé,
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,
Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prieres, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que, loin de ce séjour,
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRÊTRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ses lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port;
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort,
Tout est à lui : le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.
Amoureux sans tendresse, et dédaignant de plaire,
Féroce en ses desirs ainsi qu'en sa colere,

C'est un jeune lion qui, toujours menaçant,
Veut ravir sa conquête, et l'aime en rugissant.
Non, son pere jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux, pour moi toujours cruels,
Ont exposé mes yeux à ses yeux criminels?
Entre son frere et lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale sa vaillance:
Ce frere vertueux d'un brigand détesté
S'est attendri du moins sur ma calamité;
Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance?

LA PRÊTRESSE.

Argide a des vertus, et bien peu de puissance:
Polycrate est le maître; il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au sépulcre conduit...
Mais avouerai-je enfin mes secretes alarmes?
Argide est un héros, vos regards ont des charmes;
Et, malgré les horreurs de cet affreux séjour,
L'infortune amollit et dispose à l'amour.
Un prince né pour plaire, et qui cherche à séduire,
Veut sur notre faiblesse établir son empire;
L'innocence succombe aux tendresses des grands;
Et les plus dangereux ne sont pas les tyrans.

YDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreuse
Serait un nouveau piege à cette malheureuse!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur;
Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur!
De ce cœur éperdu touchez-vous la blessure?
Dans l'amas des tourments que ma jeunesse endure,
En est-il un nouveau dont je ressens les coups?

LA PRÊTRESSE.

L'amour est quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle est donc ma ressource? Eh! pourquoi suis-je
née?
Exposée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me suit entoura mon berceau;
Le ciel me rend un pere au bord de son tombeau!
Loin d'Argide et de vous ma timide jeunesse
Ne sera qu'un fardeau pour sa triste vieillesse!
L'espérance me fuit! La mort, la seule mort
Est-elle au moins un terme aux rigueurs de mon sort?
Aurai-je assez de force, un assez grand courage,
Pour courir à ce port au milieu de l'orage?
Vous lisez dans mon cœur, vous voyez mon danger:
Ah! plutôt à mourir daignez m'encourager;
Affermissez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

LA PRÊTRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours!
Il pese à tout mortel; et Dieu qui nous l'impose
Veut, nous l'ayant donné, que lui seul en dispose.
De votre ame éperdue il faut avoir pitié:
Attendez tout d'un pere et de mon amitié,
Mais sur-tout de vous-même et de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage:
Dieu se complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeste,
Ont domté quelquefois le sort le plus funeste.

YDACE.

Je me jette en vos bras: mon esprit désolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(Agathocle passe dans le fond du théâtre : il semble parler à ses deux fils Polycrate et Argide : il est entouré de courtisans et de gardes. Ydasan et Egeste sont sur le devant, près du temple.)

YDASAN.

C'est là ce vieux tyran si grand, si redoutable,
Qu'on croit si fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains
Que le repos du cœur est loin des souverains.
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Est-ce Agathocle enfin ?... Que d'esclaves brillants
Prêtent leur main servile à ses pas chancelants !
Comme il est entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.
Sont-ce là ses deux fils dont tu m'as tant parlé ?

ÉGESTE.

Oui ; tu vois Polycrate à l'empire appelé :
On dit qu'il est plus dur et plus inaccessible
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.
Argide est plus affable ; il est grand sans orgueil,
Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athene a cultivé ses mœurs et son génie :

Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux:
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux;
Mais sur-tout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître!

ÉGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN. (*il marche vers Polycrate.*)

Prince, vous connaissez les droits du genre humain?

POLYCRATE.

Quel est cet étranger? quel est ce téméraire?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un pere.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang:
Mais gardez les traités; rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race:
J'en apporte le prix.

POLYCRATE, *aux siens.*

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frere, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande:
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands dieux! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait et frappait les tyrans.
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance!

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté;
Mon frere, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frere: apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon pere en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des dieux allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien, rien ne peut m'en priver;
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.
(*après l'avoir regardé quelque temps en silence.*)
Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déja déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus:
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous rallumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire:
La guerre est nécessaire à ce naissant empire;
Que serions-nous sans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreur,
La guerre a mis mon pere au faîte des grandeurs:
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice,

Il faut des lois, mon frere, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois ! c'est un vain nom dont je suis indigné :
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.
Agathocle fut maître, et je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Crésus en Perse, et Denys à Corinthe.

POLYCRATE, *après l'avoir regardé encore fixement.*

Pensez-vous m'alarmer, m'inspirer votre crainte ?
Prétendez-vous instruire Agathocle et son fils ?
Je voulais un service, et non pas des avis ;
J'avais compté sur vous...

ARGIDE.

Je serai votre frere,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur,
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Eh bien ! servez-moi donc.

ARGIDE.

Quel dessein vous anime ?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous ?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime ! vous osez...

ARGIDE.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.
Et quel autre que moi la dira sans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître! tu n'as pas su me cacher mon injure:
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur;
J'ai trop sondé du tien la sombre profondeur;
J'en ai vu les replis; j'ai percé le mystere
Dont tu sais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frere un ennemi fatal;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es: tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi tu m'osais condamner;
Mais tu connais ton frere; il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois; je connais ta féroce insolence;
Tu crois du roi mon pere exercer la puissance.
Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui soit né de son sang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égarements, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

ELPÉNOR, *arrivant à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,
Voilà ton dernier trait: mais tremble à mon retour.
(*il sort.*)

ARGIDE.

Je t'attends: nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace, et l'outrage,
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPÉNOR.

Qu'ai-je entendu, seigneur? et quel ardent courroux
Arme à mes yeux surpris et votre frere et vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers:
Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athene.
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;
Mon cœur, je l'avouerai, n'est pas fait pour la cour.

ELPÉNOR.

Il est libre, il est grand; mais, seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles!
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien;
Je ne sais point former un indigne lien.
Polycrate, il est vrai, dans sa brûlante audace,
Croit soumettre à ses lois la malheureuse Ydace,
Et je ne puis souffrir ce droit injurieux
Que le sort des combats donne aux victorieux:
J'ose braver mon frere et servir l'innocence.
Non, ce n'est point l'amour qui prendra sa défense;
Je ne l'ai point connu; mon cœur jusqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas besoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'asservisse,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougisse.

ELPÉNOR.

Je vous en crois sans peine, et mes regards discrets

De ce cœur généreux respectent les secrets.
Mais, seigneur, je voudrais qu'un peu de complaisance
Pût rassurer du roi la triste défiance:
Il aime votre frere, il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'estimer; et j'ose dire encor
Que la voix du public, équitable et sincere,
Pourra me consoler des rebuts de mon pere...
Mais quel bruit? quel tumulte? et qu'est-ce que je voi?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(On entend un grand bruit derriere la scene; elle s'ouvre. Ydace paraît; la prêtresse la suit. Le peuple et les soldats avancent au fond du théâtre.)

ARGIDE.

Est-ce Ydace? Elle-même en ce séjour d'effroi!
Est-ce vous qui fuyez, captive infortunée?

YDACE.

Par d'horribles soldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la prêtresse à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeunesse craintive,
On me poursuit encore errante, fugitive.
Quand mon pere, accablé du poids de mes douleurs,
Allait jusqu'au palais faire parler ses pleurs,
On saisissait sa fille au nom de votre frere!...
En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
Recule de surprise à votre auguste aspect;
Tant le juste aux pervers imprime de respect!
De ce respect, seigneur, je m'écarte sans doute;

Mais l'horreur où je suis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuse en cette extrémité;
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera jusqu'au bout, propice à ma misere,
Sauver ma liberté des transports de son frere.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, et j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez; d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.
(*au peuple qui est dans le fond.*)
Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défeuse.
(*à la prêtresse.*)
Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, et sur-tout de la loi:
Qu'Ydace enfin soit libre, et que de ce rivage
Avec son digne pere on la meue à Carthage.
(*au peuple.*)
Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours sacrée:
Quand on la met à prix elle est déshonorée.
(*à la prêtresse.*)
Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux persécutions dérobez sa vertu;
Qu'elle sorte aujourd'hui de cette terre affreuse.

Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuse ;
Allez ; fuyez sur-tout loin d'un persécuteur...
En la faisant partir je m'arrache le cœur.
(*à Elpénor.*)
Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu, le malheur m'attendrit ;
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

Grands dieux ! qui par ses mains brisez mon joug funeste,
Est-il dans votre olympe une ame plus céleste ?
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels,
En s'approchant de vous, méritaient des autels ?
(*à la prétresse.*)
Hélas ! vous faisiez craindre à mon ame offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

LA PRÊTRESSE.

Je l'admire avec vous ; je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athenes ;
Il en a le courage et les vertus humaines.
Quelle grandeur modeste en offrant ses secours !
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime ?
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux ;
Ils ne sont point l'effet d'un transport amoureux :
Ses sentiments sont purs, et je suis sans alarmes.
Oui, mon bonheur commence.

LA PRÊTRESSE.

Et vous versez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois : l'excès de ses bontés,
Sa gloire, sa vertu... tout m'attendrit...

LA PRÊTRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en est fait; retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte! Ah! que n'est-il mon maître!

LA PRÊTRESSE.

Croyez-moi, chere Ydace; il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain se contraindre;
Argide et ses vertus sont pour vous trop à craindre :
Préparons tout, craignons que son frere odieux
Ne ramene le crime en ces funestes lieux.

YDACE.

Dieux ! si vous protégez ce cœur faible et timide,
Dieux ! ne permettez pas qu'il ose aimer Argide !
Etouffez dans mon sein ces sentiments secrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui, malgré moi, le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma misere !

LA PRÊTRESSE.

O cœur pur et sensible, et né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, et fuis loin des grandeurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'ai paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi :
De mes chagrins profonds domtant la violence,
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me suis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à ressentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fiere et dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon sang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de son pere,
Ne pouvait devant lui retenir sa colere :
Le barbare est sorti la fureur dans les yeux.

LA PRÊTRESSE.

Tout est à redouter de cet audacieux.
Son pere a pour lui seul une aveugle tendresse :
Avec étonnement on voit tant de faiblesse.
Ce roi si défiant, si redouté de tous,
Si ferme en ses desseins, du pouvoir si jaloux,

Est mollement soumis, comme un homme vulgaire,
Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide; il semble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter:
Ce noble caractere et l'indigne et l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit son image.
Le barbare en abuse; il n'est point de forfaits
Dont son emportement n'ait souillé le palais.
Le pere fut tyran, le fils l'est davantage:
Sans la vertu d'Argide, et sans ce fier courage,
Votre sang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à son malheureux pere!

LA PRÊTRESSE.

Il l'osait: mais Argide est un dieu tutélaire,
Un dieu qui, parmi nous aujourd'hui descendu,
Vient consoler la terre et venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie:
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter;
Son caractere affreux ne sait rien respecter.
Entre le crime et lui mettez les mers profondes;
Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes!
Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés, ont surpassé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me sépare;
Mais il me faut sortir de ce séjour barbare;
Il me faut mourir libre, et j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

ÉGESTE.

Nous sommes tous perdus: ami, n'avance pas;

La mort est désormais le recours qui nous reste,
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah, cher Egeste!
Ma fille! Ydace! parle, et donne-moi la mort.

ÉGESTE.

Nous conduisions Ydace; elle approchait du port;
Elle vous attendait pour quitter Syracuse:
Les peuples empressés au bord de l'Aréthuse,
Pleurant de son départ, admirant sa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour sa prospérité.
Tout-à-coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde:
Il se saisit d'Ydace; et, d'un bras détesté,
Il arrache sa proie au peuple épouvanté.
Argide seul, Argide entreprend sa défense;
Sa fermeté s'oppose à tant de violence:
L'infâme ravisseur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'est élancé soudain:
Argide a combattu; mais avec quel courage!
On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.
Polycrate vaincu tombe et meurt à ses pieds:
Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés
En portent à l'instant la nouvelle à son pere;
Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colere,
Le vainqueur attendri secourt en gémissant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

YDASAN.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous soit propice:
Nous sommes tous vengés.

LA PRÊTRESSE.

Le ciel a fait justice;
C'est un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons... Qu'ai-je à craindre?

ÉGESTE, *l'arrêtant.*

Écoutez:

Le roi, qui dans ce fils mit sa seule espérance,
Accourt sur le lieu même, en nous criant: « Vengeance!
« Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils »!
Ses farouches soldats s'assemblent à ses cris;
Le peuple se disperse, et fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide;
On saisit votre fille; et, dans son trouble affreux,
Le roi désespéré vous a proscrits tous deux.

YDASAN.

Ma fille, ton seul nom déchire mes entrailles!
J'espérais de mourir dans les champs de batailles:
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux soldat meure sans murmurer.
Mais toi?

ÉGESTE.

S'il commettait cette horrible injustice,
Je ne puis, Ydasan, que vous suivre au supplice:
Le pouvoir despotique est maître de nos jours;
Nous sommes sans appui, sans armes, sans secours...
Mais ne pouvez-vous pas, prêtresse qu'on révere,
Faire parler du moins votre saint caractere?

LA PRÊTRESSE.

Ce temps n'est plus: j'ai vu que des dieux autrefois
On respectait l'empire, on écoutait la voix;
Le remords arrêtait sur le bord de l'abyme;
La justice éternelle épouvantait le crime...
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre:
La rapine et l'orgueil sont les dieux de la terre.

ÉGESTE.

Séparons-nous: on vient. C'est Agathocle en pleurs:
Comme vous il est pere, et je crains ses douleurs;
La vengeance les suit.

SCENE III.

AGATHOCLE; SUITE.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue:
Sur elle et sur son pere ayez les yeux ouverts;
Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers.
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils?

AGATHOCLE.

Lui! mon fils? non... mais ce parricide.
Mon fils est mort!

(*on amene Argide enchaîné; suite. Egeste éloigné, avec les gardes.*)

(*Agathocle à Argide.*)

Cruel! il est mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux;
Et ce peuple aveuglé, qu'a séduit ton audace,
Applaudit à ton crime et demande ta grace!

ARGIDE.

Seigneur, le peuple est juste.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que son malheureux prince est plus juste que lui:
Traître! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité seule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triste combat
J'ai sauvé l'innocence, et peut-être l'état.
Le nom de loi m'est cher, et ce nom me rassure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainsi ton crime et mon injure

Tu ne m'aimas jamais, et crois me désarmer?

ARGIDE.

Mon cœur toujours soumis cherchait à vous aimer :
Il est pur, il n'a point de reproche à se faire.
Ce cœur s'est soulevé quand j'ai tué mon frère ;
De la nature en moi j'ai senti le pouvoir ;
Mais il fallait combattre, et j'ai fait mon devoir :
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence ;
Elle n'avait que moi, seigneur, pour sa défense.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon sang :
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point sentir... vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi ! ton farouche orgueil ose encor m'insulter !

ARGIDE.

Je ne sais que vous plaindre et que vous respecter.

AGATHOCLE, *en gémissant.*

Tu m'arraches mon fils !

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai servi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare ; attends ton juste arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez ; je suis prêt.
(*on l'emmene.*)

SCENE IV.

AGATHOCLE, GARDES.

AGATHOCLE.

Que vais-je devenir ? Dans quel trouble il me jette !
Quoi donc ! sa fermeté tranquille et satisfaite,
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !

Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse
Que les Syracusains chercherent dans la Grece!
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, et la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfants! ma vieillesse accablée
Va descendre au tombeau sans être consolée:
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illustrant ma disgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire et ma grandeur suprême?
Je suis privé de tout et réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me rester,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'est à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les assassins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juste trépas.
(*à un garde.*)
Vous, veillez sur Argide, et marchez sur ses pas.
(*à un autre.*)
Vous, répondez d'Ydace, et sur-tout de son pere.
(*à un autre.*)
Que l'on cherche Elpénor. Un conseil salutaire
De son expérience est toujours l'heureux fruit;
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuse nuit.
(*à un officier.*)
Soutenez-moi; mon ame en ses transports funestes
De ma force épuisée à consumé les restes:
Je ne me connais plus... Dieu des rois et des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos grossiers aïeux,
Je t'invoque à la fin, soit raison, soit faiblesse.
Si tu regnes sur nous, si ta haute sagesse
Prend soin du haut des cieux du destin des états,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; et ma douleur n'aspire,
Au bout de la carriere où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

YDACE, LA PRETRESSE; GARDES, *dans le fond.*

YDACE. (*)

Non, je ne cache plus ma tendresse fatale ;
Je l'aimais, je l'avoue, et l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir ;
J'appris à vivre esclave, et j'apprends à mourir ;
Ne me déguisez rien ; je pourrai tout entendre.
Je sais que dans ces lieux le roi devait se rendre ;
C'est un pere outragé, c'est un maître absolu :
On dit qu'il a parlé ; mais qu'a-t-il résolu ?

LA PRÊTRESSE.

Il flottait incertain ; son ame s'est montrée
De douleur affaiblie, et de sang altérée.
Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur,
Et sur-tout son silence inspirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de sa sombre pensée
Echappait aux regards d'une foule empressée.
Il soupire, il menace ; il se calme, il frémit :
Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici Ydace ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste ; elle doit paraître en désordre, les cheveux épars, et éclater en sanglots.

Autour de lui rangés ses courtisans le craignent,
Et dans son désespoir il en est qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran ! bas esprits ! vils flatteurs !
Ils n'osent plaindre Argide ! ils lui ferment leurs cœurs !
Ils croiraient faire un crime en prenant sa défense.

LA PRÊTRESSE.

L'affliction du maître impose à tous silence.

YDACE, *en poussant un cri, et en pleurant.*

Ah ! parlez-moi du moins, répondez à mes cris :
Est-il vrai qu'Agathocle ait condamné son fils ?

LA PRÊTRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs.

LA PRÊTRESSE.

Chere Ydace !
Ah ! revenez à vous ! un pere qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, rassurez,
Ranimez vos esprits par le trouble égarés ;
Ecartez de votre ame une image si noire.

YDACE.

Argide est condamné !

LA PRÊTRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en est fait.

LA PRÊTRESSE.

C'est ici
Que du sort qui l'attend on doit être éclairci :
L'instant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps des asyles sacrés :
Méprisés de nos grands, le peuple les révere:

J'y vois déja venir votre malheureux pere.

YDACE.

De votre saint asyle on viendra l'arracher;
Aux regards du tyran qui pourra se cacher?

SCENE II.

AGATHOCLE, *d'un côté, suivi d'*ELPENOR; YDASAN, YDACE, LA PRETRESSE, *de l'autre côté, retirés dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE, *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colere;
Dans ses respects forcés il insultait son pere:
On eût dit, en voyant Argide auprès de moi,
Que j'étais le coupable, et qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime;
Le meurtre de son frere est, dit-il, légitime:
Il a servi l'état en m'arrachant mon fils!
(*il s'assied.*)
C'en est trop! qu'on me venge... Elpénor, obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide:
Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.
Qu'il meure.

LA PRÊTRESSE, *sortant de l'asyle, et se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, seigneur, non, vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux méprisés la majesté suprême
Ne parle point ici par ma débile voix;
Je n'attesterai plus leur justice et leurs lois:
Je sais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Poursuit des méchants rois la tête criminelle;
Et que souvent la foudre éclate en vains éclats
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.

Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste;
Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste;
Et ne vous privez point de l'unique secours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel! peux tu frapper une fille innocente?

YDACE.

J'apporte ici ma tête; et votre main sanglante
Me sera favorable en me faisant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir:
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce et du crime infectée,
Et, jaloux de son frere, allait l'assassiner;
Le fils qu'un pere injuste ose ici condamner
Est un héros, un dieu qui nous a fait justice.
Si vous vous obstinez à vouloir son supplice,
Voyez déja ce sang, répandu par vos mains,
Soulever contre vous les dieux et les humains:
Vous serez détesté de toute la nature,
Détesté de vous-même... et l'ame auguste et pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux;
Ils suivront votre exemple; ils seront sans clémence;
Ce sang si précieux criera plus haut vengeance.
La vérité se montre à vos yeux détrompés;
Elle a conduit nos voix... J'attends la mort; frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis insultent à ma perte!
Quoi! sous leurs pas tremblants quand la tombe est ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur désespéré!
Qu'on les fasse sortir.

(*on les emmene.*)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

Mon esprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.
Ami, durant trente ans de travaux et d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.
Mon fils eut des défauts; l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidele:
Mais son courage altier secondait mes desseins;
Il soutenait le trône établi par mes mains;
Et, s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux; ouvre le tien de même;
Dis-moi la vérité: je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux,
Cette esclave?

ELPÉNOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle:
Cet amour a produit leur sanglante querelle;
Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres sacrés,
En portant sur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard sur son malheureux frere.
Argide a du courage; il n'a point démenti
Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide;
Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

AGATHOCLE.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a subi la mort, et l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu sais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
Il m'offensait sur-tout en se faisant aimer :
Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.
En vain dans l'occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triste maison j'étais abandonné...
Je le suis pour jamais. Je sens trop que l'envie
Des tourments que j'éprouve est à peine assouvie ;
On me hait : et voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé...
Mais Argide est mon fils.

ELPÉNOR.

Et j'ose encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire,
Incapable de feindre ainsi que de flatter,
De souffrir un affront et de le mériter,
Vertueux et sensible...

AGATHOCLE.

Ah ! qu'oses-tu prétendre ?
Lui sensible ! à mes pleurs a-t-il daigné se rendre ?
Du meurtre de son frere avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Eh ! n'a-t-il pas bravé la douleur de son pere ?

ELPÉNOR.

Il est trop de fierté dans ce grand caractere ;
Il ne sait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois savoir punir.

ELPÉNOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé ; sa voix est toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance aussi se fait entendre.
Je dois tout à mon trône ! ô trône ensanglanté !
Si brillant, si funeste, et si cher acheté !
Grandeur éblouissante, et que j'ai mal connue !
Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

ELPÉNOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laisse-moi respirer.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

LA PRETRESSE, YDASAN, *auprès du temple, sur le devant du théâtre;* GARDES, *dans le fond.*

LA PRÊTRESSE.

Exemples étonnants des caprices du sort!
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble!
O pere infortuné! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre,
Que le roi va paraître, et l'arrêt doit se rendre!
Agathocle a voulu que sa servile cour
Solennise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste; et son ame affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse;
Et ce spectacle horrible, on l'appelle justice!

YDASAN.

Prêtresse, croyez-moi, ce violent courroux,
Rassasié de sang, n'ira point jusqu'à vous.
Il est, n'en doutez pas, des barrieres sacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple; et ce peuple, à mes yeux,

Tout corrompu qu'il est, respecte en vous ses dieux.
De ma fille, après tout, vous n'êtes point complice;
C'est assez qu'avec elle un malheureux périsse:
C'est ma seule priere; et le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri; pardonnez à mes larmes.

LA PRÊTRESSE.

On ne les permet point: ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos discours.

YDASAN.

Je le sais; c'est l'usage établi dans les cours.
Grands dieux! je vois paraître Argide avec Ydace!

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE; GARDES et ASSISTANTS, *dans le fond.*

ARGIDE.

On le permet; je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous?

ARGIDE.

Contre son ravisseur
J'ai défendu ta fille, et vengé son honneur;
J'ai fait plus: je l'aimais; et, m'immolant pour elle,
Je m'imposais moi-même une absence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre:
Mais enfin de ce nom je suis trop honoré;
Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré...
Ydace, en nous aimant expirons l'un et l'autre;
Que ma mourante main puisse presser la vôtre;
Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux;

Que la divinité qui nourit nos aïeux
Préside avec l'hymen à notre heure fatale !
(*à la prêtresse.*)
O prêtresse ! allumez la torche nuptiale...
(*à Ydasan.*)
Embrassons-nous, mon pere, à nos derniers moments.
Ydace, chere Ydace, acceptez mes serments ;
Ils sont purs comme vous : nos ames rassemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées ;
Conserve, s'il se peut, équitable avenir,
De l'amour le plus saint l'éternel souvenir !

YDACE, *à Ydasan.*

Les sentiments d'Argide ont passé dans mon ame ;
Son courage m'éleve, et sa vertu m'enflamme.
Le nom de son épouse est un titre trop beau
Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle :
La vie est passagere, et la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah ! mon prince ! ah, ma fille !

LA PRÊTRESSE.

Infortunés époux !
Couple digne du ciel ! il est ouvert pour vous ;
Il voit un grand spectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chere fille ! grand prince ! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour !
Eh bien ! je vous unis ; eh bien ! dieux que j'atteste,
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste ;
Et, pour le célébrer, renversez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans !
Que le fen de l'Etna dans ses gouffres s'allume !
Que le barbare y tombe, y vive, et s'y consume !
Que son juste supplice, à jamais renaissant,
Soit l'éternel vengeur de mon sang innocent ;

Et tombe la Sicile et Syracuse en poudre
Si l'oppresseur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amants,
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers serments.

LA PRÊTRESSE.

Notre heure est arrivée: Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

ARGIDE.

Quoi! sa cour l'environne, et son peuple le suit!

YDASAN.

Quel démon, quel dessein devant nous le conduit?

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; AGATHOCLE, *entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre; les grands prennent place aux côtés du trône, et sont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'équité... c'est sa voix qui dicte la sentence...
(*il monte sur le trône, et les grands s'asseyent.*)
C'est moi qui vous l'annonce: écoutez en silence...
Vous me voyez au trône; et c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'état entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse;
Et si de quelque gloire, aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition;
Si c'était un défaut, il serait héroïque.

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, et même d'enthousiasme: il faut sur-tout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, et je n'ai dû qu'à moi
Les talents, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
Rassasié de gloire et de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance...
Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un sentiment secret au-dessus des grandeurs :
Je l'éprouve, et mon ame est assez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien consulté,
Vivre et mourir au trône, ou dans l'obscurité...
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse
Me faisait espérer qu'aux jours de ma vieillesse
De mon puissant empire il soutiendrait le poids ;
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abusé : ces erreurs mensongeres
Sont le commun partage et des rois et des peres.
C'est peu de les connaître ; il les faut expier...
O mon fils... dans mes bras daigne les oublier !...
(il tend les bras à Argide, et le fait asseoir à côté de lui.)
Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître :
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que, dans ce triste jour,
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne...
Jouis de toutes deux ; ton pere te les donne.
Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux ;
Relevez vos autels, célébrez vos mysteres,
Que j'ai crus trop long-temps à mon pouvoir contraires.

Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ses dieux, ce qu'il doit à ses rois...
Toi, généreux guerrier, toi, le pere d'Ydace,
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race!...
Sers de pere à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié;
Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre:
Le prince a disparu; l'homme commence à vivre.

YDACE, *à la prêtresse.*

O dieux!

ÉGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon pere; et peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même...
Vous daignez me céder ce brillant diadême,
Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couverts de lauriers...
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage...
Platon vint sur ces bords; il enseigna des rois;
Mon cœur est son disciple, et je suivrai ses lois...
Un sage m'instruisit; mais c'est vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains;
Vous les foulez aux pieds, seigneur, et je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable!
Peuples, j'use un moment de mon autorité:
Je regne... votre roi vous rend la liberté.
(*il descend du trône.*)
Agathocle à son fils vient de rendre justice;

Je vous la fais à tous... Puisse le ciel propice
Commencer dès ce jour un siecle de bonheur,
Un siecle de vertu, plutôt que de grandeur...
O mon auguste épouse! ô noble citoyenne!
Ce peuple vous chérit; vous êtes plus que reine.

FIN D'AGATHOCLE.

LA FETE
DE BELLÉBAT.

(1724.)

AVERTISSEMENT.

Cette lettre contient la description d'une fête donnée à Bellébat, chez M. le marquis de Livri, en 1724.

Tous les vers, à beaucoup près, ne sont pas de Voltaire, et ceux qui lui appartiennent sont faciles à distinguer.

LA FETE DE BELLÉBAT.

À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MLLE DE CLERMONT.

Les citoyens de Bellébat ne peuvent vous rendre compte que de leurs divertissements et de leurs fêtes; ils n'ont ici d'affaires que celles de leurs plaisirs. Bien différents en cela de M. votre frere aîné (1), qui ne travaille tous les jours que pour le bonheur des autres. Nous sommes tous devenus ici poëtes et musiciens, sans pourtant être devenus bizarres. Nous avons de fondation un grand homme qui excelle en ces deux genres; c'est le curé de Courdimanche : ce bon-homme a la tête tournée de vers et de musique, et on le prendrait volontiers pour l'aumônier du cocher de M. de Vertamont (2). Nous le couronnâmes poëte hier en cérémonie dans le château de Bellébat, et nous nous flattons que le

(1) M. le duc, premier ministre.

(2) C'était un chansonnier du Pont-neuf, très célebre alors, comme le Savoyard, dont parle Boileau, l'avait été de son temps. Depuis, les chansonniers ont quitté le Pont-neuf pour le théâtre de l'opéra-comique.

bruit de cette fête magnifique excitera par-tout l'émulation, et ranimera les beaux arts en France.

On avait illuminé la grand'salle de Bellébat, au bout de laquelle on avait dressé un trône sur une table de lansquenet; au-dessus du trône pendait à une ficelle imperceptible une grande couronne de laurier, où était renfermée une petite lanterne allumée, qui donnait à la couronne un éclat singulier. Monseigneur le comte de Clermont et tous les citoyens de Bellébat étaient rangés sur des tabourets; ils avaient tous des branches de laurier à la main, de belles moustaches faites avec du charbon, un bonnet de papier sur la tête, fait en forme de pain de sucre; et sur chaque bonnet on lisait en grosses lettres le nom des plus grands poëtes de l'antiquité. Ceux qui faisaient les fonctions de grands-maîtres de cérémonies avaient une couronne de laurier sur la tête, un bâton à la main, et étaient décorés d'un tapis vert qui leur servait de manteau.

Tout étant disposé, et le curé étant arrivé dans une caleche à six chevaux qu'on avait envoyée au-devant de lui, il fut conduit à son trône. Dès qu'il fut assis, l'orateur lui prononça à genoux une harangue dans le style de l'académie, pleine de louanges, d'antitheses, et de mots nouveaux. Le curé reçut tous ces éloges avec l'air d'un homme qui sait bien qu'il en mérite encore davantage; car tout le monde n'est pas de l'humeur de notre reine (1), qui hait

(1) Marie Leczinski, qui venait d'épouser Louis XV Mademoiselle de Clermont était surintendante de sa maison.

les louanges autant qu'elle les mérite. Après la harangue, on exécuta le concert dont on vous envoie les paroles ; les chœurs allerent à merveille, et la cérémonie finit par une grande piece de vers pompeux, à laquelle ni les assistants, ni le curé, ni l'auteur, n'entendirent rien. Il faudrait avoir été témoin de cette fête pour en bien sentir l'agrément : les projets et les préparatifs de ces divertissements sont toujours agréables, l'exécution rarement bonne, et le récit souvent ennuyeux.

Ainsi, dans les plaisirs d'une vie innocente,
Nous attendons l'heureux jour
Où nous reverrons le séjour
De cette reine aimable et bienfaisante,
L'objet de nos respects, l'objet de notre amour :
Le plaisir de vivre à sa cour
Vaut la fête la plus brillante.

Le curé de Courdimanche s'étant placé sur le trône qui lui était destiné, tous les habitants de Courdimanche vinrent en cérémonie le haranguer ; Voltaire porta la parole. La harangue finie, la cérémonie commença.

UN HABITANT DE COURDIMANCHE *chante.*

Peuples fortunés de Courdimanche,
Devant le curé que tout s'épanche ;
A le couronner qu'on se prépare,
De pampre, en attendant la tiare.

(*on met une couronne sur la tête du curé.*)

LE CHOEUR *chante.* (1)

Que l'on doit être

(1) Sur un air de l'opéra de Thésée.

Content d'avoir un prêtre
Qui fait de si beaux vers!
Qu'on applaudisse
Sans cesse à ses nouveaux airs,
A ses concerts.
Qu'à l'église il nous bénisse,
Qu'à table il nous réjouisse;
Que d'un triomphe si doux
Tous les curés soient jaloux!
Mene-t-on dans le monde une vie (1)
Qui soit plus jolie
Qu'à Bellébat?
Ce curé nous enchante:
Lorsqu'à table il chante,
On croirait être au sabbat.
Le démon poëtique
Qui rend pâle, étique,
Voltaire le rimeur,
Rend la face
Bien grasse
A ce pasteur.

A ce joyeux curé Bellébat doit sa gloire, (2)
Tous les buveurs on lui voit terrasser;
Mais il ne veut, pour prix de sa victoire,
Que le bon vin que Livry (3) fait verser.
On vient, pour l'admirer, des quatre coins du monde;
On quitte une brillante cour;
Par-tout à sa santé chacun boit à la ronde;
Mais qui peut voir sa face rubiconde,

---

(1) Sur l'air des vieillards de Thésée.
(2) Sur l'air: *Au généreux Roland*, etc.
(3) Le marquis de Livry, premier maître-d'hôtel du roi, qui était de la fête.

Voit sans étonnement l'excès de notre amour.
Triomphez, grand Courdimanche,
Triomphez des plus grands cœurs :
Ce n'est qu'aux plus fameux buveurs
Qu'il est permis de manger votre éclanche. (1)
(*une nymphe lui présente un verre de vin.*)
UN HABITANT *chante.*
Versez-lui de ce vin vieux,
Silvie,
Versez-lui de ce vin vieux ;
Encore un coup, je vous prie,
L'Amour vous en rendra deux.
Vénus permet qu'en ces beaux lieux
Bacchus préside ;
Le curé de ce lieu joyeux
Est le druide :
Honneur, cent fois honneur
A ce divin pasteur ;
Le plaisir est son guide :
Que les curés d'alentour
Viennent lui faire la cour.
Où trouver la grace du comique, (2)
Un style noble et plaisant,
Et du grand et sublime tragique
Le récit tendre et touchant?
Voltaire a-t-il tout cela dans sa manche ?
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.

---

(1) Mets que le curé vantait beaucoup.
(2) Sur l'air : *Le pays de Cocagne*, d'une comédie de le Grand.

En fait de cette douce harmonie
Qui charme et séduit les cœurs,
Des maîtres de France ou d'Italie
Qui doit passer pour vainqueurs?
Entre Miguel et Lulli le choix penche;
Et lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
C'est chez le grand Courdimanche.

Salut au curé de Courdimanche,
Oh, que c'est un homme divin!
Sa ménagere est fraîche et blanche;
Salut au curé de Courdimanche:
Sûr d'une soif que rien n'étanche,
Il vuiderait cent brocs de vin;
Salut au curé de Courdimanche.

Oh, que c'est un homme divin!
Du pain bis, une simple éclanche;
Salut au curé de Courdimanche:
Maigre ou gras, bécassine ou tanche,
Tout est bon dès qu'il a du vin.
Salut au curé de Courdimanche;
Oh, que c'est un homme divin!

Des vers, il en a dans sa manche;
Salut au curé de Courdimanche:
Aucun repas ne se retranche;
En s'éveillant il court au vin;
Salut au curé de Courdimanche,
Oh, que c'est un homme divin!

(*la scene change et représente l'agonie du curé de Courdimanche: il paraît étendu sur un lit.*)

CHOEUR.

Ah! notre curé
S'est bien échaudé,
Faisant sa lessive. (1)

Ah! notre curé
Est presque enterré,
Pour s'être échaudé.

UN HABITANT.

Et du même chaudron (*bis.*)
La pauvre Bacarie
A brûlé son...

LE CHOEUR, *l'interrompant.*

Ah! notre curé, etc.

UN HABITANT.

Quelques gens nous ont dit
Que le curé lui-même
Avait brûlé son...

LE CHOEUR, *l'interrompant.*

Ah! notre curé, etc.

Exhortation faite au curé de Courdimanche en son agonie.

Curé de Courdimanche, et prêtre d'Apollon,
Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans, dans une paix profonde,
Enterré, confessé, baptisé votre monde;
Après tant d'*oremus* chantés si plaisamment,
Après cent *requiem* entonnés si gaiement,
Pour nous, je l'avouerai, c'est une peine extrême,

(1) Il lui était tombé sur les jambes une chaudière d'eau bouillante. On le suppose si incommodé qu'il est à l'extrémité.

Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.

Mais tout passe et tout meurt; tel est l'arrêt du sort:
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort. (1)
Le petit pere André n'est plus qu'un peu de cendre;
Frere Fredon n'est plus; Diogene, Alexandre,
César, le poëte Roi, la Fillon, Constantin;
Abraham, Brioché, tous ont même destin;
Ce cocher si fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux esprits, pere du vaudeville,
Dont vous auriez été le très digne aumônier,
Près Saint-Eustache encore est pleuré du quartier.
Vous les suivrez bientôt: c'est donc ici, mon frere,
Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire.
Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien:
Mais qui peut, entre nous, garder son innocence?
Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence?
Combien en a-t-on vus jusqu'aux pieds des autels
Porter un cœur pêtri de penchants criminels;
Dans ce tribunal même, où, par des lois séveres,
Des fautes des mortels ils sont dépositaires,
Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
Et commettre la chose, alors qu'ils l'écoutaient!
Combien n'en vit-on pas, dans une sacristie,
Conduire une dévote avec hypocrisie,
Et, sur un banc trop dur, travailler en ce lieu
A faire à son prochain des serviteurs de Dieu!
Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par son pouvoir aimable;
Que, digne imitateur des saints du premier temps,
Vous ayez pu domter la révolte des sens;

---

(1) Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.
Vers de Corneille, dans Bérénice.

Vous viviez en châtré ; c'est un bonheur extrême :
Mais ce n'est pas assez, curé, Dieu veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce sentiment, cette ivresse du cœur,
La charité, mon fils? le chrétien vit par elle :
Qui ne sait point aimer n'a qu'un cœur infidele ;
La charité fait tout : vous possédez en vain
Les mœurs de nos prélats, l'esprit d'un capucin,
D'un cordelier nerveux la timide innocence,
La science d'un carme avec sa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité ;
Vous ne serez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort suprême ;
Pour mieux savoir aimer, haïssez-vous vous-même.
Avouez humblement, en pénitent soumis,
Tous les petits péchés que vous avez commis ;
Vos jeux, vos passe-temps, vos plaisirs, et vos peines,
Olivette, Amauri (1), vos amours, et vos haines ;
Combien de muids de vin vous vuidiez dans un an ;
Si Brunelle avec vous a dormi bien souvent.

Après que vous aurez aux yeux de l'assemblée
Etalé les péchés dont votre ame est troublée,
Avant que de partir, il faudra prudemment
Dicter vos volontés et faire un testament.
Bellébat perd en vous ses plaisirs et sa gloire :
Il lui faut un poëte et des chansons à boire,
Il ne peut s'en passer ; vous devez parmi nous
Choisir un successeur qui soit digne de vous.
Il sera votre ouvrage, et vous pourrez le faire
De votre esprit charmant unique légataire.

---

(1) Allusions à des anecdotes particulieres de la vie du curé.

Tel Elie autrefois, loin des profanes yeux,
Dans un char de lumiere emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Consolait Elisé qui lui servait de page;
Et, dans un testament, qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.

Afin de soulager votre mémoire usée,
Nous ferons en chansons une peinture aisée
De cent petits péchés que peut faire un pasteur,
Et que vous n'auriez pu nous réciter par cœur.

LES HABITANTS DE BELLÉBAT *chantent.*

Air du *Confiteor.*

Vous prenez donc congé de nous;
En vérité, c'est grand dommage:
Mon cher curé, disposez-vous
A franchir gaiement ce passage.
Hé quoi, vous résistez encor!
Dites votre *Confiteor.*

Lorsque vous aimâtes Margot,
Vous n'étiez pas encor sous-diacre;
Un beau jour de Quasimodo,
Avec elle montant en fiacre...
Vous en souviendrait-il encor?
Dites votre *Confiteor.*

Nous vous avons vu pour Catin
Abandonner souvent l'office;
Vous n'êtes pas, pour le certain,
Chû dans le fond du précipice;
Mais, parbleu, vous étiez au bord:
Dites votre *Confiteor.*

Vos sens, de Brunelle enchantés,
La fêtaient mieux que le dimanche.
Sous le linge elle a des beautés,
Quoiqu'elle ne soit pas trop blanche,
Et qu'elle ait quelque taie encor:
Dites votre *Confiteor.*

Vous avez renversé sur cu
Plus de vingt tonneaux par année;
Tout Courdimanche est convaincu
Que Toinon fut plus renversée.
Pour les muids de vin, passe encor:
Dites votre *Confiteor.*

N'êtes-vous pas demeuré court
Dans vos rendez-vous, comme en chaire?
Vous avez tout l'air d'un Saucourt,
De grands traits à la cordeliere;
Mais tout ce qui luit n'est pas or:
Dites votre *Confiteor.*

Eleve, et quelquefois rival
De l'abbé de Pure et d'Horace,
Du fond du confessionnal,
Quand vous grimpez sur le Parnasse,
Vous vous croyez sur le Thabor:
Dites votre *Confiteor.*

Si les Amauris ont voulu
Troubler votre innocente flamme,
Et s'ils vous ont un peu battu,
C'est pour le salut de votre ame;
C'est pour vous de grace un trésor:
Dites votre *Confiteor.*

Après la confession, LE BEDEAU *chante.*

Gardez tous un silence extrême,
Le curé se dispose à vous parler lui-même:
Pour donner plus d'éclat à ses ordres derniers,
Il a fait assembler ici les marguilliers.
Ecoutez bien comme l'on sonne:
Du carillon tout Bellébat résonne;
Il tousse, il crache, écoutez bien;
De ce qu'il dit ne perdez jamais rien.

LE CURÉ *chante d'un ton entrecoupé.*

A Courdimanche, avec honneur,
J'ai fait mon devoir de pasteur;
J'ai su boire, chanter, et plaire,
Toutes mes brebis contenter:
Mon successeur sera Voltaire,
Pour mieux me faire regretter.

LE BEDEAU *chante.*

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré.
Est-il pour nous une gloire plus grande?
L'auteur d'Oedipe est devenu curé.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende, etc.

LE BEDEAU.

Qu'avec plaisir Bellébat reconnoisse
De ce curé le digne successeur;
Il faut toujours dans la paroisse
Un grand poëte avec un grand buveur.

(*à Voltaire.*)

Que l'on bénisse
Le choix propice
Qui du pasteur
Vous fait coadjuteur.

LE CHOEUR.

Que de tous côtés on entende
Le beau nom de Voltaire, et qu'il soit célébré, etc.

(*Madame la marquise de Prie présente à Voltaire une couronne de laurier, et l'installe en chantant.*)

Pour prix du bonheur extrême
Que nous goûtons dans ces lieux,
Et qu'on ne doit qu'à toi-même,
Reçois ce don précieux;
Je te le donne,
En attendant encor mieux
Qu'une couronne.

LES HABITANTS DE BELLÉBAT *chantent.*

Dans cet auguste jour,
Reçois cette couronne
Par les mains de l'amour;
Notre cœur te la donne,
Et zon, zon, zon, etc.

Tu connais le devoir
Où cet honneur t'engage;
Par un double pouvoir
Mérite notre hommage,
Et zon, zon, zon, etc.

(*on annonce au coadjuteur ses devoirs.*)

Du poste où l'on t'introduit
Connais bien toutes les charges;
Il faut des épaules larges,
Grand'soif, et bon appétit.
(*on répete.*)
Du poste, etc.

(*on fait le panégyrique du curé, comme s'il était mort.*

UN CORYPHÉE *chante.*

Hélas! notre pauvre saint,
Que Dieu veuille avoir son ame!
Pain, vin, jambon, fille, ou femme,
Tout lui passait par la main.

LE CHOEUR.

Hélas! etc.

LE CORYPHÉE.

Il eût cru taxer les dieux
D'une puissance bornée,
Si jamais pour l'autre année
Il eût gardé de vin vieux.

LE CHOEUR *répete.*

Il eût cru, etc.

LE CORYPHÉE.

Tout Courdimanche en discord
Menaçait d'un grand tapage;
Il enivra le village,
A l'instant tout fut d'accord.

LE CHOEUR.

Tout Courdimanche, etc.

LE CORYPHÉE.

Quand l'orage était bien fort,
Pour détourner le tonnerre,
Un autre eût dit son bréviaire;
Lui coulait au vin d'abord.

LE CHOEUR.

Quand l'orage, etc.

LE CORYPHÉE.

Bon homme, ami du prochain,
Ennemi de l'abstinence,
S'il prêchait la pénitence,
C'était un verre à la main.

LE CHOEUR.

Bon homme, etc.

DEUX JEUNES FILLES *chantent.*

Que nos prairies
Seront fleuries!
Les jeux, l'amour,
Suivent Voltaire en ce jour;
Déja nos meres

Sont moins séveres;
On dit qu'on peut faire
Un mari cocu.
Heureuse terre!
C'est à Voltaire
Que tout est dû.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, etc.

LES JEUNES FILLES.

L'amour lui doit
Les honneurs qu'il reçoit:
Un cœur sauvage
Par lui s'adoucit;
Fille trop sage
Pour lui s'attendrit.

LE CHOEUR.

Que nos prairies, etc.

(*Remerciement de Voltaire au curé.*)

Curé, dans qui l'on voit les talents et les traits,
La gaieté, la douceur, et la soif éternelle
Du curé de Meudon, qu'on nommait Rabelais,
Dont la mémoire est immortelle,
Vous avez daigné me donner
Vos talents, votre esprit, ces dons d'un dieu propice;
C'est le plus charmant bénéfice
Que vous ayez à résigner.
Puisse votre carriere être encor longue et belle!
Vous formerez en moi votre heureux successeur:
Je serai dans ces lieux votre coadjuteur,
Par-tout hors auprès de Brunelle.

LE CHOEUR.

Honneur et cent fois honneur
A notre coadjuteur!

(*à monseigneur le comte de Clermont.*)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnoisse
Pour le coq de notre paroisse;

Que ton frere, à son gré, soit le digne pasteur
De tous les peuples de la France;
Qu'on chante, si l'on veut, sa vertu, sa prudence:
Toi seul dans Bellébat rempliras nos desirs:
On peut par-tout ailleurs célébrer sa justice;
Nous ne voulons ici chanter que nos plaisirs;
Qui pourrait mieux que toi commencer cet office?
(*à M. de Billy, son gouverneur.*)
Billy, nouveau Mentor bien plus sage qu'austere
De ce Télémaque nouveau,
Si, pour éclairer sa carriere,
Ta main de la raison nous montre le flambeau,
Le flambeau de l'amour s'allume pour lui plaire:
Loin d'éteindre ses feux, ose en brûler encor;
Et que jamais sur-tout quelque nymphe jolie
Ne renvoie à la Peyronie
Le Télémaque et le Mentor.
(*au seigneur de Bellébat.*)
Duchy, maître de la maison,
Vous êtes franc, vrai, sans façon,
Très peu complimenteur, et je vous en révere.
La louange à vos yeux n'eut jamais rien de doux;
Allez, ne craignez rien des transports de ma lyre;
Je vous estimerai, mais sans vous en rien dire:
C'est comme il faut vivre avec vous.
(*à M. de Montchesne.*)
Continuez, monsieur: avec l'heureux talent
D'être plaisant et froid, sans être froid plaisant,
De divertir souvent, et de ne jamais rire,
Vous savez railler sans médire,
Et vous possédez l'art charmant
De ne jamais fâcher, de toujours contredire.
(*à madame de Montchesne.*)
Vous, aimable moitié de ce grand disputeur,
Vous, qui pensez toujours bien plus que vous n'en dites,

Vous, de qui l'on estime et l'esprit et le cœur,
Lorsque vous ne songez qu'à cacher leurs mérites,
Jouissez du plaisir d'avoir toujours domté
Les contradictions dont son esprit abonde;
Car ce n'est que pour vous qu'il a toujours été
De l'avis du reste du monde.

(*à madame la marquise de Prie.*)

De Prie, objet aimable, et rare assurément,
Que vous passez d'un vol rapide
Du grave à l'enjoué, du frivole au solide!
Que vous unissez plaisamment
L'esprit d'un philosophe et celui d'un enfant!
J'accepte les lauriers que votre main me donne:
Mais ne peut-on tenir de vous qu'une couronne?
Vous connaissez Alain, ce poëte fameux,
Qui s'endormit un jour au palais de sa reine:
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormait, et la faveur fut vaine.
Vous me pourriez payer d'un prix beaucoup plus doux;
Et si votre bouche vermeille
Doit quelque chose aux vers que je chante pour vous,
N'attendez pas que je sommeille.

(*à M. de Baye, frere de madame de Prie.*)

Vous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge;
Vous promettez beaucoup, vous tiendrez davantage.
Sur-tout n'ayez jamais d'humeur;
Vous plairez quand vous voudrez plaire:
D'ailleurs imitez votre frere:
Mais, hélas! qui pourrait imiter votre sœur?

(*à M. le duc de la Feuillade.*)

Vous avez, jeune la Feuillade,
Ce don charmant que jadis eut Saucourt,
Ce don qui toujours persuade,
Et qui plaît sur-tout à la cour.
Gardez qu'un jour on ne vous plaigne

D'avoir su mal user d'un talent si parfait;
N'allez pas devenir un méchant cabaret
Portant une si belle enseigne.

(*à M. de Bonneval.*)

Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux!
Vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie,
Et vous avez des vers le talent gracieux;
Ainsi diversement vous passez votre vie
A parler la langue des dieux.
Partagez avec moi ce brin de ma couronne;
De Prie, aux yeux de tous, m'a promis encor mieux:
Ah! si ce mieux venait, je jure par les cieux
De ne le partager jamais avec personne.

(*à M. le président Hénault.*)

Hénault, aimé de tout le monde,
Vous enchantez également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde,
Le citoyen, le courtisan:
En Apollon vous êtes mon confrere.
Grand maître en l'art d'aimer, bien plus en l'art de plaire;
Vif sans emportement, complaisant sans fadeur,
Homme d'esprit sans être auteur,
Vous présidez à cette fête;
Vous avez tout l'honneur de cet aimable jour.
Mes lauriers étaient faits pour ceindre votre tête;
Mais vous n'en recevez que des mains de l'amour.

(*à MM. le marquis et l'abbé de Livry.*)

Plus on connaît Livry, plus il est agréable:
Il donne des plaisirs, et toujours il en prend;
Il est le dieu du lit et celui de la table.
Son frere (1), en tapinois, en fait bien tout autant;

(1) L'abbé de Livry, ambassadeur en Portugal, en Espagne, et en Pologne.

Et sans perdre de sa prudence,
Lorsqu'avec des buveurs il se trouve engagé,
Il soutient mieux que le clergé
Les libertés de l'église de France.

(*à M. Delaistre.*)

Doux, sage, ingénieux, agréable Delaistre,
Vous avez gagné mon cœur
Dès que j'ai pu vous connaître.
Mon estime envers vous à l'instant va paraître;
Je vous fais mon enfant de chœur.

LE CHOEUR *chante.*

Chantons tous la chambriere
De notre coadjuteur;
Elle aura beaucoup à faire
Pour engraisser son pasteur.
Haut le pied, bonne ménagere;
Haut le pied, coadjuteur.

LE COADJUTEUR *chante.*

Tu parais dans le bel âge,
Vive, aimable, et sans humeur;
Viens gouverner mon ménage,
Et ma paroisse, et mon cœur.
Haut le cul, belle ménagere;
Haut le cul, coadjuteur.

L'évêque le plus austere,
S'il visitait mon réduit,
Cache-toi, ma ménagere,
Car il te prendrait pour lui.
Haut le pied, bonne ménagere;
Tu peux paraître aujourd'hui.

LE CHOEUR *chante.*

Honneur au dieu de Cythere,
Et gloire au divin Bacchus;
Honneur et gloire à Voltaire,
Héritier de leurs vertus.

Haut le pied, bonne ménagere :
Que de biens sont attendus !

Des jeux l'escorte légere,
Sous ce digne successeur,
De la raison trop austere
Délivrera notre cœur.
Haut le pied, bonne ménagere ;
Célébrez votre bonheur.

Raison, dont la voix murmure
Contre nos tendres souhaits,
Par une triste peinture
Des cœurs tu doubles la paix.
Ils peignent d'après nature ;
Nous aimons mieux leurs portraits.

FIN DE LA FÊTE DE BELLÉBAT.

L'HOTE
ET L'HOTESSE,
DIVERTISSEMENT.

(1776.)

LETTRES

A M. DE CROMOT,

Surintendant des finances de MONSIEUR, frere du roi, qui avait demandé à M. de Voltaire un petit divertissement pour la fête que MONSIEUR a donnée à la reine, à Brunoi, en 1776.

LETTRE PREMIERE

Ferney, 20 septembre 1776.

MONSIEUR,

En me donnant la plus agréable commission dont on pût jamais m'honorer, vous avez oublié une petite bagatelle, c'est que j'ai quatre-vingt deux ans passés. Vous êtes comme le dieu des jansénistes, qui donnait des commandements impossibles à exécuter; et, pour mieux ressembler à ce dieu-là, vous ne manquez pas de m'avertir qu'on n'aura que quinze jours pour se préparer ; de sorte qu'il arrivera que la reine aura soupé avant que je puisse recevoir votre réponse à ma lettre.

Malgré le temps qui presse, il faut, monsieur, que je vous consulte sur l'idée qui me vient.

Il y a une fête fort célebre à Vienne, qui est celle de l'Hôte et de l'Hôtesse : l'empereur est l'hôte, l'im-

pératrice est l'hôtesse: ils reçoivent tous les voyageurs qui viennent souper et coucher chez eux, et donnent un bon repas à table d'hote. Tous les voyageurs sont habillés à l'ancienne mode de leurs pays; chacun fait de son mieux pour cajoler respectueusement l'hôtesse; après quoi tous dansent ensemble. Il y a juste soixante ans que cette fête n'a pas été célébrée à Vienne; MONSIEUR voudrait-il la donner à Brunoi?

Les voyageurs pourraient rencontrer des aventures: les uns feraient des vers pour la reine; les autres chanteraient quelques airs italiens; il y aurait des querelles, des rendez-vous manqués, des plaisanteries de toute espece.

Un pareil divertissement est, ce me semble, d'autant plus commode, que chaque acteur peut inventer lui-même son rôle, et l'accourcir ou l'alonger comme il voudra.

Je vous répete, monsieur, qu'il me paraît impossible de préparer un ouvrage en forme pour le peu de temps que vous me donnez; mais voici ce que j'imagine: je vais faire une petite esquisse du ballet de l'Hôte et de l'Hôtesse; je vous enverrai des vers aussi mauvais que j'en faisais autrefois; vous me paraissez avoir beaucoup de goût, vous les corrigerez, vous les placerez, vous verrez *quid deceat, quid non.*

Je ferai partir, dans trois ou quatre jours, cette détestable esquisse dont vous ferez très aisément un joli tableau; quand un homme d'esprit donne une fête, c'est à lui à mettre tout en place.

Vous pourriez, à tout hasard, monsieur, m'envoyer vos idées et vos ordres; mais je vous avertis

qu'il y a cent vingt lieues de Brunoi à Ferney. Je vous demande le plus profond secret, parcequ'il n'est pas bien sûr que dans quatre jours je ne demande l'extrême-onction, au lieu de travailler à un ballet.

J'ai l'honneur d'être avec respect et une envie, probablement inutile, de vous plaire, etc.

LETTRE II.

Ferney, 22 septembre 1776.

Si vous approuvez, monsieur, l'idée du divertissement que je vous propose, il vous sera très aisé d'y mettre tous les agréments et toutes les convenances dont il est susceptible; vous verrez que le canevas peut être étendu ou resserré à volonté.

Je ne crois pas que cette fête exige de grandes dépenses, et qu'elle soit d'une difficile exécution. Je sens bien, monsieur, que je vous ai mal servi; mais j'ai déja eu l'honneur de vous dire qu'il y a bien des années que je suis au monde, et je n'ai pas mis vingt-quatre heures à vous obéir. Si je n'ai pas rencontré votre goût, je vous prie de me pardonner: je ne crois pas qu'il y ait de cuisinier en France qui puisse faire un bon souper à cent vingt lieues des convives. Je suis d'ailleurs un cuisinier qui n'a plus ni sel ni sauce; je n'avais que l'envie extrême de mériter la confiance dont vous m'honoriez: or cela ne suffit pas pour que MONSIEUR fasse bonne

chere. Permettez-moi seulement de vous demander le secret, de peur que mon *menu* ne soit décrié dans la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

Ferney, 10 octobre 1776.

Loin de prendre, monsieur, la liberté de vous envoyer de cent vingt lieues l'esquisse d'une fête pour un palais et des jardins que je ne connais pas, je devais vous écrire, *Si vous voulez voir un beau saut, faites-le.* Vous me faites voir que vous savez admirablement profiter des temps, des lieux, et des personnes : votre disposition est charmante; tout est varié et brillant.

Si vous voulez de mauvais vers et de plates chansons pour vos personnages, en voilà; mais je vous supplie, monsieur, de ne pas déceler un pauvre vieillard de quatre-vingt-deux ans passés, très malade, qui meurt en faisant des chansons. Il n'y a point de ridicule quand on vous sert, mais c'en est un très grand de vous servir si mal.

Baucis et Philémon, s'adressant au roi et à la reine, ou à Monsieur et à Madame.

Baucis et Philémon sont votre heureux modèle;
Ils s'aimaient, ils étaient tous deux
Aussi tendres que généreux.

Que fit le ciel pour le prix de leur zele?
A quels heureux destins étaient-ils réservés?
Le ciel leur accorda les dons que vous avez.

Les Bohémiens chantent au roi et à la reine.

Autrefois dans ces retraites,
Nous disions à contre-temps
La bonne aventure aux passants;
Mais c'est vous qui la faites.
Nous étions les interpretes
Du bonheur qu'on peut goûter:
Nous n'osons plus le chanter;
Car c'est vous qui le faites.

A Monsieur et à Madame, qui veulent se faire dire leur bonne aventure: une Bohémienne regarde dans leur main.

Ma belle dame,
Mon beau monsieur,
Je lis dans votre ame;
Je vous sais par cœur.
La belle nature
Forma votre humeur;
De vos freres le bonheur
Est votre bonne aventure.

Pour monseigneur et madame comtesse d'Artois.

Je vous en dirai tout autant.
Pour vous, mon prince, allez toujours gaiement,
Gaiement, gaiement.
Vous plairez toujours, je vous jure;
Et je vous prédirai souvent
Une bonne aventure.

Le chevalier de la reine peut chanter ou réciter:

Jadis de Bradamante on me vit chevalier;
On la croyait alors une beauté parfaite;
Et moi, très fidele guerrier,
Je la quittai pour Antoinette.
Ce nom n'est pas, dit-on, trop heureux pour les vers.

Mais il le sera pour l'histoire :
Il est cher à la France, il l'est à l'univers ;
Sitôt qu'on le prononce, il appelle à la gloire
Les plus brillants esprits et les plus fiers vainqueurs.
Quand on est gravé dans les cœurs,
On l'est dans l'avenir au temple de mémoire.

On peut écrire au-dessus du buste de la reine :

Amours, graces, plaisirs, nos fêtes vous admettent.
Regardez ce portrait, vous pouvez l'adorer ;
Un moment devant lui vous pouvez folâtrer :
Les vertus vous le permettent.

Je soupçonne toujours que mes sottises arriveront trop tard. Vous êtes aussi le premier qui ait commandé son souper si loin de chez soi : votre souper sera excellent sans que je m'en mêle. Je suis trop heureux que cette aventure m'ait procuré l'honneur d'être en quelque relation avec un homme de votre mérite.

Je suis, etc.

L'HOTE ET L'HOTESSE,

DIVERTISSEMENT.

Au fond d'un salon très bien décoré on voit les apprêts d'un festin.

La symphonie commence, et L'ORDONNATEUR *chante.*

ALLONS, enfants, à qui mieux mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux ;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net ;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, etc.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là ;
Rendez ce buffet
Net.

Que tous les étrangers soient reçus poliment,
Chevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille ;
Que d'auprès de notre famille
Jamais aucun mortel ne sorte mécontent.

LE MAÎTRE D'HÔTEL *de l'hôtellerie.*

C'est bien dit. Le maître et la maîtresse de la maison ne cessent de me recommander d'être bien honnête, bien prévenant, bien empressé; mais comment être honnête une journée tout entiere? rien n'est plus insupportable. On est accablé de gens qui, parcequ'ils n'ont rien à faire, croient que je n'ai rien à faire aussi qu'à amuser leur oisiveté. Ils s'imaginent que je suis fait pour leur plaire du soir au matin. Ils ont ouï dire que nous aurons ici une voyageuse qui passe tout son temps à gagner les cœurs, et à qui cela ne coûte aucune peine. On accourt pour la voir de tous les coins du monde. Ecoutez, garçons de l'hôtellerie, la foule est trop grande; ne laissez entrer que ceux qui viendront deux à deux; que cet ordre soit crié à son de trompe à toutes les portes.

MUSIQUE.

Chacun et chacune
Entrez deux à deux:
C'est un nombre heureux:
Un tiers importune.
Voyager seul est ennuyeux.
Soit blonde, soit brune,
Entrez deux à deux:
C'est un nombre heureux.

Ah, cela réussit! il y a moins de foule. Voyons qui sont les curieux qui se présentent. Voilà d'abord deux personnes qui me paraissent venir de bien loin.

Ces deux personnages qui entrent les premiers sont vêtus à la chinoise, coiffés d'un petit bonnet à houpes rouges; ils se courbent jusqu'à terre, et font des génuflexions.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ces gens-là sont d'une civilité à faire enrager.

(*Il leur rend leurs révérences.*)

Messieurs, peut-on, sans manquer au respect qu'on vous doit, vous demander qui vous êtes?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu su.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ah, ce sont des Chinois! ils seront bien attrapés. Il est vrai qu'ils verront notre belle voyageuse, mais ils ne l'entendront pas..... Mettez-vous là, monsieur et madame.

(*Il y a une ottomane qui regne le long de la salle; le Chinois et la Chinoise s'y accroupissent. Un Tartare et une Tartare paraissent sans saluer personne; ils ont un arc en main et un carquois sur l'épaule; ils se couchent auprès des Chinois.*)

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Ceux-ci ne sont pas si grands faiseurs de révérences. Messieurs les Tartares, pourquoi êtes-vous armés? Venez-vous enlever notre voyageuse? nous la défendrions contre toute la Tartarie, entendez-vous?

LE TARTARE.

Freik krank roc, roc krank freik.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

J'entends; vous le voudriez bien, mais vous ne l'osez pas. Ah! voici deux Lappons: comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux? il me semble que, si j'étais Lappon, mon premier soin serait de ne me jamais trouver avec une Lappone..... Allons, passez là, pauvres gens.

(*ils se placent à côté des Tartares.*)

Ah! voici de l'autre côté des gens de connaissance, des Espagnols, des Allemands, des Italiens; c'est une consolation.

(*Un Espagnol et une Espagnole, un Allemand et une Allemande, un Italien et une Ita-*

lienne, paraissent sur la scene à la fois. L'Espagnol, vétu à la mode antique, salue la reine en disant:

Respecto y silencio.

(*l'Allemand dit:*)

Sihe the liebe Tochter von unserigen Kaisaren.

(*l'Italienne dit:*)

Questi parlano, e noi cantiamo.

(*elle chante:*)

Quì regna il vero amore.
Non è tiranno,
Non fa inganno,
Non tormenta il cuore.
Pura fiamma s'accende,
Non arde, ma risplende.
Quì regna il vero amore.
Non tormenta il cuore.

(*Les Asiatiques et les Européans se prennent par la main et dansent: le fond de la salle s'ouvre; une troupe de danseurs de l'opéra paraît; un chanteur est à la téte, et chante ce couplet:*)

Quoi! l'on danse en ces lieux, et nous n'en sommes pas!
Nous dont la danse est l'apanage!
Le plaisir conduit tous nos pas.
Je vois des étrangers, dans ces heureux climats,
Courir aux fêtes de village.
Partageons, surpassons leurs jeux;
C'est au peuple le plus heureux
A danser davantage.
Le menuet est sur son déclin:
Hélas! nous avons vu la fin
De la courante et de la sarabande;
Nous pouvons célébrer de plus nobles attraits:

Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.
(*tous les personnages ensemble.*)
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

GRAND BALLET.

(*Après ce divertissement, on passe dans un bosquet illuminé. L'ordonnateur demande au guide des étrangers, ou à celui qui représente l'hôte, dans quel pays tous ces voyageurs comptent aller... Celui-ci répond:*)

Monsieur, ces messieurs et ces dames, tant Chinois que Tartares, Lappons, Espagnols, ou Allemands, courent le monde depuis long-temps pour trouver le palais de la Félicité. Des gens malins leur ont prédit qu'ils courraient toute leur vie. C'est ici qu'habitent les Génies des quatre élements; Gnomes, Salamandras, Ondins, et Sylphes. Si le bonheur habite quelque part, on peut s'en informer à eux.

(*Entrée des quatre especes de Génies qui président aux éléments. Après la danse,* Démogorgon, *le souverain des Génies, chante:*)

Vous cherchez le parfait bonheur;
C'est une parfaite chimere.
Il est toujours bon qu'on l'espere,
C'est bien assez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite;
Il vous échappe tous les jours.
A la chasse et dans les amours
Le plaisir est dans la poursuite.

Mortels, si la félicité
N'est pas toujours votre partage,

En ce lieu, du monde écarté,
Contemplez du moins son image.

Vous voyez l'aimable assemblage
De la vertu, de la beauté;
L'esprit, la grace, la gaieté;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant,
Et qui même serait sensible,
N'aurait pas tout le bien possible;
Mais il devrait être content.

(*Le temple du Bonheur parfait est dans le fond, mais il n'y a point de porte.*)

L'ORDONNATEUR, *aux danseurs.*

Messieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le bonheur parfait, il est dans ce temple; mais il faut l'escalader; on n'arrive pas au bonheur sans peine.

(*Les danseurs escaladent le temple au son d'une symphonie bruyante; le temple tombe, et il en part un feu d'artifice.*)

FIN DE L HÔTE ET L'HÔTESSE.

JULES CÉSAR,

TRAGEDIE

EN TROIS ACTES,

DE SHAKESPEARE.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu souvent comparer Corneille et Shakespeare, j'ai cru convenable de faire voir la maniere différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de la Mort de César, où l'on voit une conspiration comme dans Cinna, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration jusqu'à la fin du troisieme acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de Shakespeare, avec les pensées, le style, et le jugement de Corneille. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de Shakespeare; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers: ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'éleve; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais, pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non seulement ses pensées, mais tous

les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts, et les beautés; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de Shakespeare, mais aucune traduction: on a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du Maure de Venise, Yago, au commencement de la piece, vient avertir le sénateur Brabantio que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi Yago à la française:

« Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, et que « le Maure est actuellement possesseur des charmes « de votre fille. »

Mais voici comme Yago s'exprime dans l'original anglais :

« Tête et sang, monsieur, vous êtes un de ceux « qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le « commandait: parceque nous venons vous rendre « service, vous nous traitez de ruffiens. Vous avez « une fille couverte par un cheval de Barbarie; vous « aurez des petits-fils qui hennironi, des chevaux « de course pour cousins-germains, et des chevaux « de manége pour beaux-freres.

LE SÉNATEUR.

« Qui es-tu, misérable profane?

IAGO.

« Je suis, monsieur, un homme qui viens vous « dire que le Maure et votre fille font maintenant « la bête à deux dos.

LE SÉNATEUR.

« Tu es un coquin, etc. »

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître Shakespeare, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César français qui se trouvent dans le César anglais. La traduction qu'on donne ici de ce César est la plus fidele qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter; cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CÉSAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I. (1)

FLAVIUS.

Hors d'ici; à la maison; retournez chez vous, fainéants: est-ce aujourd'hui jour de fête? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable sans les marques de votre profession (2)? Parle, toi, quel est ton métier?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh! mais, monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir? où est ta regle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*en s'adressant à un autre.*) Et toi, de quel métier es-tu?

(1) Il y a trente-huit acteurs dans cette piece, sans compter les assistants. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrieme et le cinquieme se passent à Modene et en Grece. La premiere scene représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, Marullus et Flavius leur parlent. Cette premiere scene est en prose.

(2) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité... pour ce qui regarde les bons ouvriers... je suis... comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je? réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monsieur? mais j'espere que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'ames. (1)

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain salope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monsieur! ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire par là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais! vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah! tu es donc en effet savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alene; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je suis un chirurgien de vieux

---

(1) Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que Shakespeare avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple, plus riche en Angleterre qu'ailleurs, fréquente les spectacles, et que Shakespeare le servait selon son goût.

souliers; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh, monsieur! c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
Apportent des tributs aux souverains du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir et sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfants dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole!
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux! vous assemble aujourd'hui?
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
Lâches, retirez-vous; retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (1)

---

(1) Si le commencement de la scene est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs.

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez compatriotes;
Assemblez vos amis, et les pauvres sur-tout:
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentants:
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitole, et moi par ce chemin;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, *habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses;* CALPHURNIA, *femme de César;* PORCIA, *femme de Brutus;* DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, *et* UN ASTROLOGUE. *Cette scene est moitié en vers et moitié en prose.*

CÉSAR.

Ecoutez, Calphurnia..

CASCA. (1)

Paix, messieurs, holà! César parle.

---

(1) Shakespeare fait de Casca, sénateur, une espece de bouffon.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi, mylord!

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, mylord?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez; César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE, *avec une voix grêle.*

César!

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit; paix, encore une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix, plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois, parle; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars. (1)

---

(1) Cette anecdote est dans Plutarque, ainsi que la plupart des incidents de la piece. Shakespeare l'avait donc

CÉSAR.

Quel homme est-ce la?

BRUTUS.

C'est un astrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASCA, *à l'astrologue.*

L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout-à-l'heure? répete encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(*César s'en va avec toute sa suite.*)

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine
Ne sont point faits pour moi: courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps je ne vois plus en vous

---

lu: comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine, jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des insensés, des bouffons, des crocheteurs? On l'a déja dit; il voulait plaire à la populace de son temps.

Cette affabilité, ces marques de tendresse,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé : quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus, ont changé mon visage ;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même :
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévere et triste, où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais, parle-moi, Brutus ; peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

(1) Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidele miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre! Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées ;
Tous disent, en plaignant ce siecle infortuné,
Ah! si du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire?
Et pourquoi prétends-tu que, me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse?

---

(1) Rien n'est plus naturel que le fond de cette scene, rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours qui le sont si peu? C'est que le goût n'était pas formé.

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus;
Pardonne: tu le sais, je ne suis point flatteur;
Je ne fatigue point par d'indignes serments
D'infideles amis qu'en secret je méprise;
Je n'embrasse personne afin de le trahir:
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.

(*on entend des acclamations et le son des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non; jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, et brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais; je connais ta vertu
Ainsi que je connais ton amitié fidele.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal;

Nous sommes nés tous deux libres comme César:
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
Supporter la fatigue, et braver les hivers.
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords,
Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
Oseras-tu nager, malgré tout son courroux?
Il dit; et dans l'instant, sans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis: César, ose me suivre.
Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entends César qui me crie, Au secours!
Au secours! ou j'enfonce; et moi, dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Enée,
Qui, dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,
J'arrachai ce César aux vagues en fureur:
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
Il tonne, et Cassius doit se courber à terre,
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
(1) Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
D'un grand accès de fièvre, et que, dans le frisson,
Je crois le voir encore, il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses levres poltronnes.
Ces yeux, dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre.

---

(1) Tous ces contes que fait Cassius ressemblent à un discours de Gilles à la foire. Cela est naturel; oui: mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compere dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius,*
Titinius (1), *à boire!* Une fille, un enfant,
N'eût pas été plus faible: et c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains!
Lui, notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop séduite
Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaste colosse; et nous, petits humains,
Rampants entre ses pieds, nous sortons notre tête
Pour chercher, en tremblant, des tombeaux sans honneur.
Ah! l'homme est quelquefois le maître de son sort:
La faute est dans son cœur, et non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers.
César! Brutus! eh bien! quel est donc ce César?
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Ecrivez votre nom; sans doute il vaut le sien:
Prononcez-les; tous deux sont égaux dans la bouche:
Pesez-les; tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. (2)

---

(1) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fievre, et qui parle d'une voix grêle.

(2) Ces idées sont prises des contes de sorciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grace aux Bacon, aux Shaftesbury, aux Collins, aux

Je voudrais bien savoir ce que ce César mange
Pour s'être fait si grand. O siecle! ô jours honteux!
O Rome! c'en est fait; tes enfants ne sont plus.
Tu formes des héros; et, depuis le déluge,
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

CASSIUS *continue, et dit.*

Ah! c'est aujourd'hui que Roume existe en effet; car il n'y a de roum (de place) que pour César. (1)

CASSIUS *acheve son récit par ces vers.*

Ah! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime:
Je vois ce que tu veux; j'y pensai plus d'un jour:
Nous en pourrons parler; mais, dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours; tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons; je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil paysan, que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

Woollaston, aux Dodwell, aux Middleton, aux Bolingbroke, et à tant d'autres génies hardis.

(1) Il y a ici une plaisante pointe: Rome, en anglais, se prononce *Roum*, et *room*, qui signifie place, se prononce aussi *roum*. Cela n'est pas tout-à-fait dans le style de Cinna: mais chaque peuple et chaque siecle ont leur style et leur sorte d'éloquence.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ses courtisans;*
BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche;
Il passe: il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi
Combien l'œil de César annonce de colere;
Vois tous ses courtisans près de lui consternés;
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé; tel que, dans nos comices,
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR, *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR, *regardant Cassius et Brutus, qui sont sur le devant.*

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre; il a les yeux trop creux;
Il pense trop: je crains ces sombres caracteres.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux

C'est un noble Romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR. (1)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement; et, dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colere,
Quand il voit un mortel qui s'éleve sur lui.
D'un pareil caractere il faut qu'on se défie.
Je te dis, après tout, ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains; je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit; je suis sourd d'une oreille:
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(*César sort avec Antoine et sa suite.*)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Casca par la manche.*)

CASCA, *à Brutus.*

César sort, et Brutus par la manche me tire;
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui: je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

(1) Cela est encore tiré de Plutarque.

CASCA.

Vous le savez assez ; ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh ! si je le savais, vous le demanderais-je ?

(*Cette scene est continuée en prose.*)

CASCA.

Oui-da ! eh bien ! on lui a offert une couronne, et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisieme applaudissement ?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh ! pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh, qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle maniere s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la maniere ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remar-

qué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet (1), et, comme je vous l'ai déja dit, il l'a rejeté : mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu le prendre. On le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé: il s'est évanoui, il est tombé par terre; et, pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait; il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable; il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal; c'est

---

(1) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que Shakespeare ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant : mais il s'agit de la populace de Rome; et Shakespeare cherchait les suffrages de celle de Londres.

vous et moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par-là, mais je suis sûr que Jules César est tombé: et regardez-moi comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé, selon qu'il lui plaisait ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA.

Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau. et leur a offert de se couper la gorge... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée: Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier: Hélas! la bonne ame! Mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs meres, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui; il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi! je ne sais; je ne pourrai plus guere vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, se sont

regardés en souriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornements, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu tous deux.

(*le reste de cette scene est en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il est devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente, et grossiere ;
C'est la sauce, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous ;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi :
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez; en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS.

Brutus, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables:
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends, cette nuit, jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espere en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire. (*il sort.*)
(*les deux derniers vers de cette scene sont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre, on voit des éclairs.* CASCA *entre, l'épée à la main;* CICERON *entre par un autre côté, et rencontre Casca.*)

CICÉRON.

Bon soir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondements?

J'ai vu cent fois les vents et les fieres tempêtes,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais, jusqu'à cette nuit, je n'ai point vu d'orage
Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colere,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICÉRON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:
Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a passé tout près du capitole;
Ses yeux étincelants se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir, sans brûler, la ville épouvantée.
Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit
A dans Rome, en plein jour, poussé ses cris funebres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ces prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICÉRON.

Tous ces évènements paraissent effroyables;
Mais, pour les expliquer, chacun suit ses pensées:
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient il au capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICÉRON.

Bon soir donc, cher Casca; les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer: adieu.

(*il sort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroncés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colere des dieux?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens!
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce visage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause?
Pourquoi ces feux errants, ces mânes déchaînés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfants qui prédisent?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore;
Et si je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;
Un insolent mortel, dont les rugissements
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel éleve au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois,
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges.

CASCA.

C'est César; c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh, quoi donc! les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs peres?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs meres.
Les Romains, dans nos jours, ont donc cessé d'être
hommes!

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déja César regne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons. (1)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Etes-vous un esclave? êtes-vous un Romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource:
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise:

---

(1) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parceque les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse: ils n'ont point le proverbe, *qui se fait brebis, le loup le mange.*

Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai ; compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les éléments armés, ensemble confondus,
Sont, comme mes projets, fiers, sanglants, et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna ; sa démarche est aisée à connaître :
C'est un ami. (1)

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca : je peux répondre de son zele ;

---

(1) Presque toute cette scene me paraît pleine de grandeur, de force, et de beautés vraies.

C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rends graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier (1)
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre;
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus, qui sut punir les rois:
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca; je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus: les trois quarts de lui-même
Sont déja dans nos mains; nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguer son ame.

CASCA.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,

---

(1) Un papier, du temps de César, n'est pas trop dans le costume; mais il n'y faut pas trop regarder de si près; il faut songer que Shakespeare n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'état est la riche alchymie,
Qui peut changer ainsi les especes des choses.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.
Allons: il est minuit: et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller, et s'assurer de lui.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

BRUTUS, ET LUCIUS, *l'un de ses domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

Ho, Lucius! holà! j'observe en vain les astres;
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius! debout; éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, mylord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliotheque,
Et, dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.
(*Brutus reste seul.*)
Il faut que César meure — oui, Rome enfin l'exige. —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadême
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?
Oui; le brillant soleil fait croître les serpents.
Pensons-y: nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais, quoi! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.

N'importe — on sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre;
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,
D'un coup-d'œil méprisant sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César: il le faut prévenir.
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractere;
C'est un œuf de serpent, qui, s'il était couvé,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux sont déja dans votre cabinet:
Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, monsieur, sur la fenêtre,
Cacheté comme il est; et je suis très certain
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t'en te reposer; il n'est pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides?(1)

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur. (2)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

BRUTUS, *décachetant le billet.*

Ouvrons; car les éclairs et les exhalaisons

---

(1) Ce sont ces fameuses ides de mars, 15 du mois, où César fut assassiné.

(2) Il l'appelle tantôt mylord, tantôt monsieur, *sir.*

Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*)
« Tu dors ; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome ;
« Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
« Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir, Brutus ?
« Debout ; sers ton pays ; parle, frappe, et nous venge ».
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils ;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je pense à Rome assez. — Rome, c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe ; — oui, je te le promets,
Je frapperai ; ma main vengera tes outrages ;
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzieme du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien ; cours ouvrir ; quelqu'un frappe à la porte. (*Lucius va ouvrir.*)
Depuis que Cassius m'a parlé de César,
Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accomplissement n'est qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet attentat ; (1)
C'est la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frere (2) est là qui vous demande.

BRUTUS.

Est-il seul ?

---

(1) Il y a dans l'original, *Le génie tient conseil avec ces instruments de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note de Cinna, mais moins exactement traduit.

(2) *Votre frere* veut dire ici *votre ami.*

LUCIUS.

Non, monsieur; sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs(1) chapeaux jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages,
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration! quoi! dans la nuit tu trembles,
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage?
Va, ne te montre point; prends le masque imposant
De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux;* TREBONIUS, *en se découvrant.*

TRÉBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bon jour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

---

(1) *Hats*, chapeaux.

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit ; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part, à Cassius.*)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi ?

CASSIUS.

Tous le sont ; chacun d'eux vous aime et vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment !
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien-venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là, c'est Cimber, et celui-ci, Cinna.

BRUTUS.

Tous les très bien venus.—Quels projets importants
Les menent dans ces lieux entre vous et la nuit ?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot ?
(*il lui parle à l'oreille, et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.*)

DÉCIUS.

L'orient est ici ; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIUS.

Pardonnez, monsieur ; déja quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,

Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de
l'ourse;
(1) Mais ses traits à présent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les serments. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs,
Ne sont pas des motifs assez puissants sur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause;
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu. (2)
Les prêtres, les poltrons, les frippons, et les faibles,
Ceux dont on se défie, aux serments ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.

---

(1) On a traduit cette dissertation, parcequ'il faut tout traduire.

(2) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses; mais toutes sont naturelles et fortes, sans épithetes et sans langueur.

Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le sonder?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faisons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence:
Notre âge, jeune encore, et notre emportement,
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point; ne lui confiez rien:
Il n'acheve jamais ce qu'un autre commence;
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive;
Il est trop dangereux: vous savez ses mesures;
Il peut les pousser loin, il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir: que César et lui meurent.

BRUTUS.

Cette *course*(1) aux Romains paraîtrait trop sanglante.

---

(1) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur tabl*

On nous reprocherait la colere et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hâchons les membres;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César :
(1) Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'est l'esprit de César;
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis!
Frappons avec audace, et non pas avec rage;
Faisons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, et non pas odieuse.
Nous serons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Antoine:
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus

---

(1) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. Pope et l'évêque Warburton l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir:
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre; il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*on entend sonner l'horloge; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le* costume *est observé ici comme dans tout le reste.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déja trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions;
Il ne méprise plus les revenants, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayants prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DÉCIUS.

Ne crains rien; si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrappe les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions:
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai sur-tout de haïr les flatteurs:

(1) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piege, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins; au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris; il m'aime:
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît; nous vous laissons, Brutus.
Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(2) Paraissez gais, contents, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constants.
Adieu; je donne à tous le bon jour, et partez.
(*Lucius est endormi dans un coin.*)

---

(1) L'évêque Warburton, dans son commentaire sur Shakespeare, dit que cela est admirablement imaginé.

(2) On traduit exactement.

Eh, garçon!—Lucius!—Il dort profondément.
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées:
Nous sommes agités; ton ame est en repos.

SCENE III.

BRUTUS, ET PORCIA SA FEMME.

PORCIA.

Brutus! — Mylord!

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?
Que voulez-vous? songez que rien n'est plus mal-sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si mal-sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah! pourquoi vous dérober du lit?
Hier, quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez pensif et soupirant;
Je vous dis: Qu'avez-vous? Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai; mais ce fut vainement:
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance; et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fîtes retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur
(1) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.

---

(1) C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus! —Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal; c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage; et, s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je: ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi! vous êtes malade; et, pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu,
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi, par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien! vous soupirez! parlez; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que vonlaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez; dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve?

Et moi, ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine, (1)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme,
Femme tendre, honorable, et plus chere à mon cœur
Que les gouttes de sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets?
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pourriez-vous bien douter
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,
Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux? (2)
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déja sur moi-même essayé ma constance;
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit:
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurais me taire!

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux! rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute; on frappe, on frappe; écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés

---

(1) Il y a dans l'original *whore*, putain.

(2) Corneille dit la même chose dans Pompée. César parle ainsi à Cornélie:

Certes, vos sentiments font assez reconnaître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être:
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix en étant répétée, retournée; mais il est beau que Shakespeare et Corneille aient eu la même idée.

Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie :
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS, *courant à la porte.*

Qui va là? répondez.

LUCIUS, *en entrant et adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien! Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui, comme un (1) exorciste, as conjuré dans moi

(1) L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette piece pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis ; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse ;
Mais viens, je le ferai : tu parles ; il suffit.

(*ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le théâtre représente le palais de CESAR.
La foudre gronde, les éclairs étincellent.

CÉSAR.

La terre avec le ciel est cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours ! César meurt ; venez ; on l'assassine.
Holà ! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres
De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai ; tout ce qui me menace
Ne s'est jamais montré que derriere mon dos ; (1)
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies ;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison
Disent que l'on a vu des choses effroyables :
Une lionne a fait ses petits dans la rue ;
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts sont échappés ;
Des bataillons armés, combattant dans les nues,
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont tarpéien ;
Les airs ont retenti des cris des combattants ;
Les chevaux hennissaient ; les mourants soupiraient ;
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidents :
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.

---

(1) Encore une fois la traduction est fidele.

Que craignent-ils? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(*le domestique revient.*)

Que disent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour:
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*il s'en va.*)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui-même une bête sans cœur
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je; et le danger (1) sait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée;
Je suis l'aîné: je suis le plus vaillant des deux;
Je ne sortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher mylord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux; faites-moi cette grace.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

---

(1) Traduit mot à mot.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CÉSAR, *à Décius.*

Ah! voilà Décius; il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur et bon jour, noble et vaillant César:
Je viens pour vous chercher; le sénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes compliments;
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(*à part.*) (*à part.*)
Je ne peux (c'est très faux), je n'ose, (encor plus faux).
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi! César mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat.
Mais César vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et, pour vous satisfaire, il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme: = elle a rêvé la nuit
Qu'elle a vu ma statue, en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.

De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux :
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprete mal ce songe favorable;
C'est une vision très belle et très heureuse :
Tous ces ruisseaux de sang sortants de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et, s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :
« Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
« Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux ».
Ils diront tous : César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison, vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sottes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR.

Ah! voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, César.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi! Brutus aussi, vous venez si matin!
Bon jour, Casca; bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fievre
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.
(*Antoine entre, et César continue.*)
Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble César.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS. (*à part.*)

Je n'y manquerai pas..... Va, j'en serai si près

Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble,(1)
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS, *à part.*

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.
(*ils sortent tous, et César reste avec Calphurnie.*)

SCENE VIII.

Le théâtre représente une rue près du capitole. Un devin, nommé ARTEMIDORE, *arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTÉMIDORE, *lisant.*

« César, garde-toi de Brutus; prends garde à Cas-
« sius; ne laisse point Casca t'approcher; observe bien
« Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien Cim-
« ber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
« Ligarius: tous ces gens-là sont animés du même
« esprit, ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas
« immortel, prends garde à toi. La sécurité enhardit
« la conspiration. Que les dieux tout-puissants te dé-
» fendent! « *Ton fidele Artémidore* ».

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(*il sort, et se met dans un coin.*)

---

(1) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA, *à Lucius.*

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fusses de retour
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattants,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais César est-il au capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame!
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à César?

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait; je sais ce que je crains.
Bon jour, madame; adieu: la rue est fort étroite;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.
(*il sort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre... Hélas! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!

Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée?
Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.
(*à Lucius.*)
Va, Lucius, cours vîte, et dis bien à Brutus...
Que je suis très joyeuse, et revole me dire...

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Le théâtre représente une rue qui mene au capitole : le capitole est ouvert. CESAR *marche au son des trompettes, avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, ET UN AUTRE DEVIN.

CÉSAR, *à l'autre devin.*

Eh bien ! nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE, *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS, *du côté opposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien ; il est de conséquence ;
Il vous touche de près ; lisez, noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde ? elle est donc la derniere.

ARTÉMIDORE.

Eh ! ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS, *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues?
Va-t'en au capitole.

POPILIUS, *s'approchant de Cassius.*

Ecoutez, Cassius;
Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS, *étonné.*

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu; portez-vous bien.

BRUTUS, *à Cassius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle; observons.

CASSIUS, *à Casca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous previenne.
Mais si César sait tout, qu'allons-nous devenir?
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA, *à Cassius.*

Va, ne prends point d'alarme:
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS, *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA, *à Casca.*

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CÉSAR, *s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien! tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER, *se mettant à genoux devant César.*

O très grand, très puissant, très redouté César!
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternements,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfants. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prieres, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frere est exilé;
Flatte, prie à genoux, et leche-moi les pieds;
Va, je te rosserai comme un chien; (1) loin d'ici!
Lorsque César fait tort il a toujours raison.

CIMBER, *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frere?

BRUTUS, *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

(1) Traduit fidèlement.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César; César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais :
Qui ne saurait prier résiste à des prieres.
Je suis plus affermi que l'étoile du Nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon (1)
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelants ;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entiere: on y voit des mortels,
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister; et cet homme, c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CÉSAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DÉCIUS, *à genoux.*

Grand César!

CÉSAR, *repoussant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

---

(1) Traduit avec la plus grande exactitude.

CASCA, *levant la robe de César.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe ; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant, tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui, en détournant le corps, le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :*)

Et toi, Brutus, aussi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.

Courons tous, et crions, Liberté, dans les rues

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez, Liberté.

BRUTUS, *aux sénateurs et au peuple, qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'est vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,

Ni vous, ni les Romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laissez-nous ; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal ; vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.

Allez ; qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

LES CONJURÉS, TREBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré ;
Il fuit dans sa maison : peres, meres, enfants,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra ; l'heure en est inconnue :
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien ! lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue : ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez ; baissons-nous sur le corps de César ;

Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude; (1)
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place:
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix: Paix! liberté! franchise!

CASSIUS.

Baissons-nous, lavons-nous dans le sang de César.

(*Ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.*)

Cette superbe scene un jour sera jouée
Dans de nouveaux états en accents inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce César si fameux, plus vil que la poussiere!

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on jouera cette piece terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

---

(1) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de Casca ne serait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

FIN DE JULES CÉSAR.

OBSERVATIONS
SUR LE JULES CESAR
DE SHAKESPEARE.

Voilà tout ce qui regarde la conspiration contre César. On peut la comparer à celle de Cinna et d'Emilie contre Auguste, et mettre en parallele ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna et la délibération du second acte: on trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la piece est une suite de la mort de César. On apporte son corps dans la place publique; Brutus harangue le peuple; Antoine le harangue à son tour; il souleve le peuple contre les conjurés; et le comique est encore joint à la terreur dans ces scenes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite Antoine, Octave, et Lépide, délibérer sur leur triumvirat et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. Brutus et Cassius se querellent: Brutus reproche à Cassius qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a *des démangeaisons dans les mains*. On passe de Sardis en Thessalie; la bataille de Philippes se donne; Cassius et Brutus se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célebre par son génie et par ses succès dans les arts et dans les sciences puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir, d'un côté, César s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en

capitan de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pieces de Lopez de Véga et de Calderon, en Espagne, sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de Calderon, qu'on pourra comparer à l'Héraclius de Corneille: où y verra le même génie que dans Shakespeare, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de Gilles et du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siecle à des pieces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux; secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pieces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le César de Shakespeare, et j'avoue que, dès la premiere scene, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scene qui ne me donnât de la curiosité;

et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la piece m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier, et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siecles passés qui conspirent dans un cabaret; et César, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guere à César. Le ridicule est outré, mais il n'est point languissant; des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamants répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnements de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrieme raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux: le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizieme siecle, et les Français au dix-septieme, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une piece de théâtre soit digne de la cour des Médicis ou de celle de Louis XIV.

Malheurensement Lopez de Véga et Shakespeare eurent du génie dans un temps où le goût n'était

point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorants. Plusieurs auteurs dramatiques, en Espagne et en Angleterre, tâcherent d'imiter Lopez et Shakespeare; mais, n'ayant pas leurs talents, ils n'imiterent que leurs fautes, et par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossiere, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui regne sur le théâtre de Londres et de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie et Athalie.

Je nomme ici Iphigénie et Athalie, qui me paraissent être, de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piece parfaite; on l'excuse, sans doute; il était presque sans modele et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore: il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespeare, et plein de génie comme lui: mais le génie de Corneille était à celui de Shakespeare ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le salon royal du palais;

Par Don Pedro Caldéron de la Barca.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

Il s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'Héraclius de Corneille, ou celui de Caldéron. N'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'Héraclius de Caldéron, intitulé: *En esta vida todo es verdad y todo mentira,* imprimé séparément in-4°. avant que le recueil de Caldéron parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant Don Gregorio Mayans y Siscar, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Caldéron; et il découvrira au premier coup-d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de Brutus et de Cassius après avoir lu celle de Cinna. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

ACTEURS.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, sorcier.

FRÉDÉRIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du sorcier.

LUQUET, paysan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

MUSICIENS et SOLDATS.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE.

PREMIERE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna : d'un côté, on bat le tambour et on sonne de la trompette ; de l'autre, on joue du luth et du théorbe : des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la derniere. Les soldats crient, *Phocas vive!* Phocas répond, *Vive Cintia!* allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia!* Alors les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la musique chante ce couplet :

Sicile, en cet heureux jour, (1)

(1) Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars, jamais vaincu,
Que ce César, toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Vois ce héros plein de gloire,
Qui regne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la premiere à lui baiser la main: « Nous sommes tous heu-« reux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros « si glorieux ». Ensuite cette belle reine, se tournant vers les spectateurs, leur dit: « C'est la crainte qui me fait « parler ainsi; il faut bien faire des compliments à un « tyran ». La musique recommence alors, et on répete que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit, qui, comme on voit, est très à propos:

« Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissements, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez; et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, sur-tout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

« Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai ni sur vous ni sur la Sicile la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilege, écoutez attentivement.

« J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyeres m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les gran-

deurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grace à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime, c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de pere, je ne fus entouré que de serpents; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis; leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtements.

« Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine: nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre pere régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

« Votre pere le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon

général à nos voleurs et à moi : (ô sottes raisons d'état !) il ent recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siege devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colere de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées; enfin les habitants, presque ensevelis sous leurs ruines, et demi morts de faim, se soumirent à regret, et me nommerent César. Depuis ma premiere entreprise jusqu'à la derniere, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années : vous pouvez vous en appercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et mal-propre peigne assez rarement.

« Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour : ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

« Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille : elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en am-

bassade vers moi de la part de l'empereur Maurice un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très bien de cet Astolphe; et, si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, si pourtant on peut donner le jour dans les ténebres. La mere mourut en accouchant de lui. Le bon-homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains: on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

« Mais laissons cela, et passons à une autre aventure: elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable, car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les historiens et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

« Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysane nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées: il n'y a, comme vous savez, si fiere beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

« Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver: elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert: mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et voyant de loin une petite lumiere, il y courut. Pendant ce temps-là un ha-

bitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le pere de l'enfant: elle crut l'intéresser davantage par cette confidence; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

« Cependant mon confident revenait avec du monde : l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre et mes victoires ne m'ont point laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentiments de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent; l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

« Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines; je chercherai par toute l'isle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent. »

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plûtôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui regne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(*On entend ici une voix qui crie derriere le théâtre :* Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas ?

LIBIA, *derriere le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre : c'est une femme qui paraît belle ; elle est toute troublée ; elle descend de la montagne ; elle court ; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la ; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas; je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté : tu es en sûreté; reprends tes esprits.

CINTIA, *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon pere a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des spheres, des astrolabes, et des quarts-de-cercle : nous partageons entre nous deux le ciel et la terre; il fait des prédictions : et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse : je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espece de bête en forme d'homme, ou une espece d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtiments ruinés, qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car, si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faisons entendre encore nos instruments.

(*La musique recommence, et on chante encore.*)

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

(Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne?

LÉONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(*On entend alors le son des tambours*).

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent, dans l'hiver, les gémissements de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chûte des torrents, celui de la colere des nuées: mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'est un tonnerre dans un temps serein; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne, pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'appercevant de son danger; ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah ! Léonide, que tu penses à merveille !

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison ?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages. Regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible: c'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'alégresse et la tristesse : elle blesse et elle guérit; c'est de la thériaque et du poison. Enfin elle est comme la langue; il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir ?

HÉRACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Jusqu'à quand, notre pere, nous refuserez-vous notre liberté ? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfants ! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes ; sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La

raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la piece, viennent parler au bonhomme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois?

CINTIA.

Quel est cet objet?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect!

CINTIA.

Quelle horrible présence!

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous, poison de deux de mes sens, l'ouie et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je suis une femme, et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et, si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HÉRACLIUS.

Non; je présume pourtant que si: j'ai vu le ciel; et, si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien?

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes fleches.

(*Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses fleches.*)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA, *laissant tomber ses fleches et son carquois.*

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos fleches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? On ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colere, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi, je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à-peu-près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scenes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scene, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages, en revenant, s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi, j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure; c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *à Libia.*

Eh bien! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible?

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une fleche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (1)

---

(1) Le lecteur peut ici remarquer que, dans cet amas d'extravagances, ce discours de Cintia est peut-être ce qui révolte le plus: on ne s'étonne point que, dans un siecle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que Cintia, qui a paru avoir quelques sentiments pour Héraclius, et qui doit l'épouser à la fin de la piece, ordonne qu'on le tue, lui et Léonide, cela choque si étrangement

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent. (*Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :*) Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon-homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs; je te promets au contraire ma faveur et mes dons: leve-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colere?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache

---

tous les sentiments naturels, qu'on ne peut comprendre que la Comédie fameuse de don Pedro Caldéron de la Barca n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

qui il est ni qui je suis: il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le celes? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang; ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parceque c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HÉRACLIUS.

Ma valeur. (1)

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux ensemble.*)

Oui.

PHOCAS, *à Astolphe.*

Dis, toi, qui des deux l'est ?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

---

(1) On voit que, dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la piece serait au-dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et, pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ! qu'ai-je vu !

CINTIA.

Quel évènement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où suis-je ? quand je suis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauve-garde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien; la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature; cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un pere n'a jamais vu son fils, et qu'un autre

l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret piece à piece.

(*Phocas renverse le vieil Astolphe par terre; les deux jeunes gens le relevent.*)

HÉRACLIUS ET LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas : que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourments, le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'est là aimer. Hélas ! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les soldats les entourent.*)

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'esperent-ils? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfants, ma vie est trop peu de chose, ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIDIA, *à Phocas.*

Seigneur.....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(Cette scene terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas: Cintia et Libia restent présentes, sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, pere de Libia, arrive.)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose: je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténebres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune et le soleil obéissent à ma voix.

(Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.)

C'est ainsi que finit la premiere journée de la piece de Caldéron.

FIN DE LA PREMIERE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la premiere, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi :

« Nous sommes les premieres qui avons vu combien sa rudesse est traitable.... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur; il était si intrépide avec Phocas; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice; enfin sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. »

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime : c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond :

« C'est ainsi qu'en juge ma valeur; et, en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. »

Phocas dit enfin au bon-homme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfants qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre : mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes.

« Car (dit Astolphe), puisque le son des instru-

ments les a fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde fois. »

On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion; qu'on n'est sûr de rien dans ce monde; que la vérité est partout jointe au mensonge.

« Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout à l'heure un palais superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages: sur quoi est-il fondé? sur le vent; c'est un portrait de la vie humaine. ».

Bientôt après, Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia à-peu-près comme Arlequin sauvage. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrete horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas: ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius; mais elle se dément bien dans le reste de la piece. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique: on répond, en chantant, à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs; le premier chœur dit: « On ne sait si leur origine « royale est mensonge ou vérité ». Le second chœur dit: « Que leur bonheur soit vérité et mensonge ». Ensuite on leur présente à chacun une épée.

» Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius): je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée; que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal: plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens ose-

raient accepter cette feuille blanche s'ils savaient à quoi elle oblige. »

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent, « Tout cela est « beau, dit-il, cependant je n'en suis point ébloui; je « sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambi- « tion ». L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie et sans artifice; et il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfants. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, et les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas: Phocas s'en étonne.

« De quoi aurais-je à te remercier? (lui dit Léonide); si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit; si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. »

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève; le prétendu ambassadeur parle ainsi:

« Le grand duc Frédéric sachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia pour vous féliciter tous

deux, vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matieres plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que, s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point, tais-toi; tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse; c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde; il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDÉRIC.

Je ne demeurerai que pour vous dire que la derniere raison des princes est de la poudre, des canons, et des boulets. (1)

(1) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de Calderon, et celle des spectateurs à qui il avait affaire. De la poudre et des boulets au cinquieme siecle sont dignes de la conduite de cette piece.

PHOCAS.

Eh bien ! soit. — Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique, et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bonhomme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté.)

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit ?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui paies fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois ? il a été notre tyran dans une éducation rustique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS, *qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*

En vérité, Léonide parle très bien et avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse? et, dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre?

PHOCAS, *derriere eux.*

En vérité Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi; puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colere, que je suis près de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi, vieux traître, vieux tyran!

(*Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le releve.*)

ASTOLPHE.

Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfants, mes enfants, arrêtez!

(*Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.*)

PHOCAS, *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide, relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chûte; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger : Phocas l'en empêche; et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIEME JOURNÉE.

La troisieme journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanteries sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice.

Comment le savez-vous? (dit Héraclius), C'est (répond Libia) que mon pere me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je regne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur-le-champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Ecoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS, *dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.*

Déja ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice : il est bien force qu'entre deux sentiments si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de pere, le sang fasse son

devoir. Je vais leur parler tout à l'heure : mais non; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles; de maniere que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes; mon cœur se partage nécessairement en deux sentiments contraires, celui de pere et celui d'ennemi : allons, voyons si la nature se fera reconnaître. Je viens pour leur parler: mais non; il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LÉONIDE, *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrete; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (1)

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger : mais, n'importe; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS, *derriere eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : ap-

(1) On sent combien ce discours est absurde: comment l'empire était-il à Léonide? Parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de Maurice? Chacun d'eux croit-il que c'est à lui que Libia et Cintia ont parlé? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

prochons-nous pour les écouter; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner, et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins; il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportements de ma colere.

HÉRACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais, ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer (1). Mais quoi! je me suis senti une

(1) Libia ne lui a rien dit de cela; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos: apparemment qu'il y a dans cette scene un jeu de théâtre tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui, l'appelle Héraclius, et déclare qu'il est fils de Maurice.

secrete inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrete inclination? Sans doute: donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux! je ne suis ni endormi ni éveillé; j'entends crier, Qu'il meure! j'entends crier, Qu'il ne meure pas! je confonds ces deux voix; aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler: il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur

l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étouffés que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh, seigneur! quand je mets à vos pieds, non seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(*Il s'en va, et on le laisse aller.*)

PHOCAS, *quand Héraclius est parti.*

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE. (*à part.*)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tourment de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que, si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colere creve sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur qu'on ne peut pas juger de leur intention; il faut les entendre: notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les levres.

PHOCAS, *à Lisippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

(*Tous ensemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(*Tous ensemble.*)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scene.*)

PHOCAS.

Ecoute, espere tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence. (*il sort.*)

PHOCAS.

Eh bien! tu t'en vas aussi?

(*On entend derriere la scene des cris de chasseurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(*Libia et Cintia derriere la scene appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abyme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(*On entend derriere le théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque

Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (1)

(*Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS, *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, ponrsuivi par les chiens, sans qne j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vétus de peaux de bétes, comme ils l'étaient à la premiere journée de cette piece.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu; j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir.... Mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir.... Mais qu'apperçois-je?

HÉRACLIUS.

Tu apperçois mon ancien habit de peau.

LÉONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais? où était-il?

---

(1) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiements des chiens : j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chasseurs derriere le théâtre.*)

Allons tous, allons tous; nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornements, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(*Les dames font des compliments à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtements de

sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE.

O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus et bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit; soit que les choses soient vraies ou nou, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passageres qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma premiere vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi, je m'entends un peu.

(*Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas : je viens les voir; mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, *à Héraclius.*

Eh bien! ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur ; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refns sont nne preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colere.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir déconverte en lui, puisqu'il arrive tout à l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tn es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien! c'est la vérité; et puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice; et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon pere.

PHOCAS.

Je m'en dontais assez ; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment? quand? et de qui anrais-je avoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel espoir me reste-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit ; et moi, je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paie assez par ma mort ; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien ; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LÉONIDE, *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon pere, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu

m'as dit que ton pere le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO, *à part.*

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit?

(*Un des paysans gracieux.*)

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abyme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la premiere vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO, *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colere de la divinité pour laquelle je gardais le silence : ses sourcils froncés me menacent: il n'est plus temps de feindre : Léonide est votre fils : c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

(*Tous les acteurs crient :*)

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius.

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche: il est venu sur votre parole et sur la mienne; il faut la tenir; et, si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Eh bien! pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres, faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enleve, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon pere: je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. (1)

(1) C'est que Phocas a fait semblant de savoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'Astolphe. Ainsi, selon Caldéron, *tout est mensonge et vérité.*

PHOCAS.

Espere mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de pere. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissements ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse ; que tous mes vassaux lui baisent la main, et qu'ils disent à haute voix, Vive Léonide !

HÉRACLIUS.

O cieux, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

(*La musique chante*, Vive Léonide)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois, en attendant, héritier de l'empire ; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Ciel, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La musique recommence, et chante*, Vive Léonide! *on entend de l'artillerie, des tambours, et des trompettes.*)

PHOCAS, *à Héraclius et à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissements en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous), qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt.....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissements. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante: je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaisseaux répéteront leur salve d'artillerie, qu'on répete nos chants d'alégresse.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

(*Ils suivent Phocas; Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient*, O cieux, ayez pitié de nous! *On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend*, A terre, à terre! aux armes, aux armes! guerre, guerre!)

HÉRACLIUS et ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

Troupe de soldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC, *grand duc de Calabre', descendant de son vaisseau.*

Prenons terre; formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre: je suis neveu de Maurice; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi paierais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? sur-tout, lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mere, l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la

terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(*On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FRÉDÉRIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal: ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas; ce n'est point un poisson, car il ne nage pas: il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(*Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.*)

HÉRACLIUS.

O cieux, ayez pitié de nous!

ASTOLPHE.

O cieux, nous implorons votre secours!

FRÉDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC.

Par quel prodige ces deux créatures, au milieu des algues marines, des vents, des flots, et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfants des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune ; ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous : et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe (1). Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds ; accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous ? pourquoi refusez-vous de finir mes tourments ?

FRÉDÉRIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité ; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Èh ! qui es-tu donc ? parle.

FRÉDÉRIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé

---

(1) Le fond de cette scene paraît intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scene donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnements alambiqués qui font languir le tragique.

de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice: tes destins sont conformes aux miens; ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et plus je te considere, plus il me semble que je t'ai déja vu.

FRÉDÉRIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Ceci est une nouveauté égale à la premiere; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galere capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déja en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déja dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et, quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi, je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Ecoute; tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna....

(Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derriere la scene.)

Aux armes, aux armes ! aux combats, aux co
bats !

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadro
soient formés.

UN SOLDAT *de Frédéric arrivant sur la sce*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pc
s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il fa
s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'ép
que vous ne m'avez donnée que comme un orn
ment vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vc
servir, je peux mourir du moins, et vous me ver
mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC.

J'espere en vous deux. J'attends de vous m
triomphe : déja mes soldats s'avancent avec auda
(*les troupes de Phocas paraissent ; les trompet.*
et les clairons sonnent la charge ; la batai
se donne ; on entend d'un côté, Vive Phoc
et de l'autre, Vive Frédéric ! *Puis tous ensem*
crient : Aux armes, aux armes ! combattor
combattons !)

HÉRACLIUS, *l'épée à la main.*

Suivez-moi : je connais tous les sentiers ; si vc
marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, *paraissant armée à la tête des sien*

Non, vous ne romprez rien ; c'est à moi de c
fendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois !

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la premiere fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiratiou, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie: moi, fuir, et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que, si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux ?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HÉRACLIUS.

Parceque si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déja fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférents.

(*Des voix s'élevent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FRÉDÉRIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, *à Cintia.*

Malheureux que je suis ! quand je voudrais fuir (1), je ne pourrais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie et qui abandonne le poste que vous gardiez ? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non ; tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE, *arrivant.*

Tournez tête, soldats : ils ont forcé le passage que gardait Cintia ; défendons sa vie ; je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS, *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

---

(1) On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius : tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec Cintia, il est difficile de s'en appercevoir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le desir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues ; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? ô ciel, secourez-moi! (1)

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidele à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir ; puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et, en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDÉRIC, *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS, *courant sur lui.*

C'est mon ennemi; qu'il meure!

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas !

---

(1) On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder :
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes.
Qu'he de hazer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre Héraclius qui est amoureux d'elle?

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu ! tout est toujou
équivoque entre eux. Toujours ces voix, *Qu'*
meure ! qu'il ne meure pas ! Qui des deux n
tue ? qui des deux me défend ? je suis toujours
doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voul
faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. I
vérité se montre. Nous avons changé de rôle, Lé
nide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'êt
humain ; il disait la premiere fois, *Qu'il meure !*
moi, *Qu'il ne meure pas !* Tout est changé ; c'
lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mo

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j
cru voir ton glaive ensanglanté.

LÉONIDE.

Je ne me suis pas trompé non plus, en devina
que c'était cette femme avant de l'avoir vue.
(*Libia, Frédéric, et des soldats s'approchen*

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte,
(*Troupe de soldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... Mais que vois-je ?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez, dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qu'est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui, ne pouvant boire celui des autres, appaise sa soif dans le sien propre. (*Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son pere; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déja tous ses gens sont en fuite; et les miens, ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent :

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(*les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia; ils font une couronne.*)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric; il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes, c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déja vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.*)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantements; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; dieu lui a donné la victoire: je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortileges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frere; nous fûmes élevés ensemble; qu'il soit mon frere encore.

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidele.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient:*)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FRÉDÉRIC.

Que ces applaudissements finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son regne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

FIN DE LA COMÉDIE FAMEUSE.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR L'HERACLIUS DE CALDERON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespeare, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de moments intéressants.

La grande différence entre l'Héraclius de Caldéron et le Jules César de Shakespeare, c'est que l'Héraclius espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des mille et une nuits, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La piece de Shakespeare, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Elisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Caldéron, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pieces en-

nuyeuses dans notre langue; ce qui est encore pis: mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas appercevoir dans ce fameux Caldéron la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste; et sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Caldéron ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et sur-tout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangere aurait-il imité l'Héraclius de Corneille, pour le travestir d'une maniere si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français, jusqu'au regne de Philippe V; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques uns de nos livres de physique: nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pieces dramatiques des Espagnols, du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du Cid; il traduisit le Menteur, la suite du Menteur; il imita D. Sanche d'Aragon. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la piece de Caldéron, il les ait insérés dans son Héraclius, et qu'il ait embelli le fond du sujet?

Moliere ne prit-il pas deux scenes du Pédant joué de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain ?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron, mais il ne l'est pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'Héraclius espagnol était très fameux en Espagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencerent en 1645. La guerre des auteurs se fesait quand tout retentissait des cris, *Point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? et quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de Guilain de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangere. S'il ne parle pas de Caldéron dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Caldéron ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son Héraclius est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pieces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Caldéron en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même hon

neur qu'ils en avaient reçu? aurait-il sur-tout appelé l'Héraclius de Caldéron une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa comedia* fut jouée, mais on est sûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron après sa mort, parle ainsi de lui en 1682 : *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè clue a ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'Héraclius dans Corneille? Ce docteur était très instruit de tout ce qui concernait Caldéron ; il avait travaillé à quelques unes de ses comédies; tantôt ils faisaient ensemble des pieces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pieces italiennes et françaises, tirées de l'Ecriture; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pieces à Louis XIV les premieres années de son mariage.

Au reste il est très inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers ; ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art, si long-temps barbare,

cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais : des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lopez de Vega lui même, génie égal pour le moins à Shakespeare. Voici comme il parle à-peu-près dans son épître en vers, intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignerent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins ;
Nos aïeux étaient des barbares. (1)

L'abus regne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence. (2)

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verroux (3)
Sophocle, Euripide, et Térence.
J'écris en insensé ; mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

---

(1) Mas come le servieron muchos barbaros
Che enseñaron el vulgo a sus rudezas
(2) Muere sin fama e gallardon.
(3) Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisieme piece de théâtre : il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

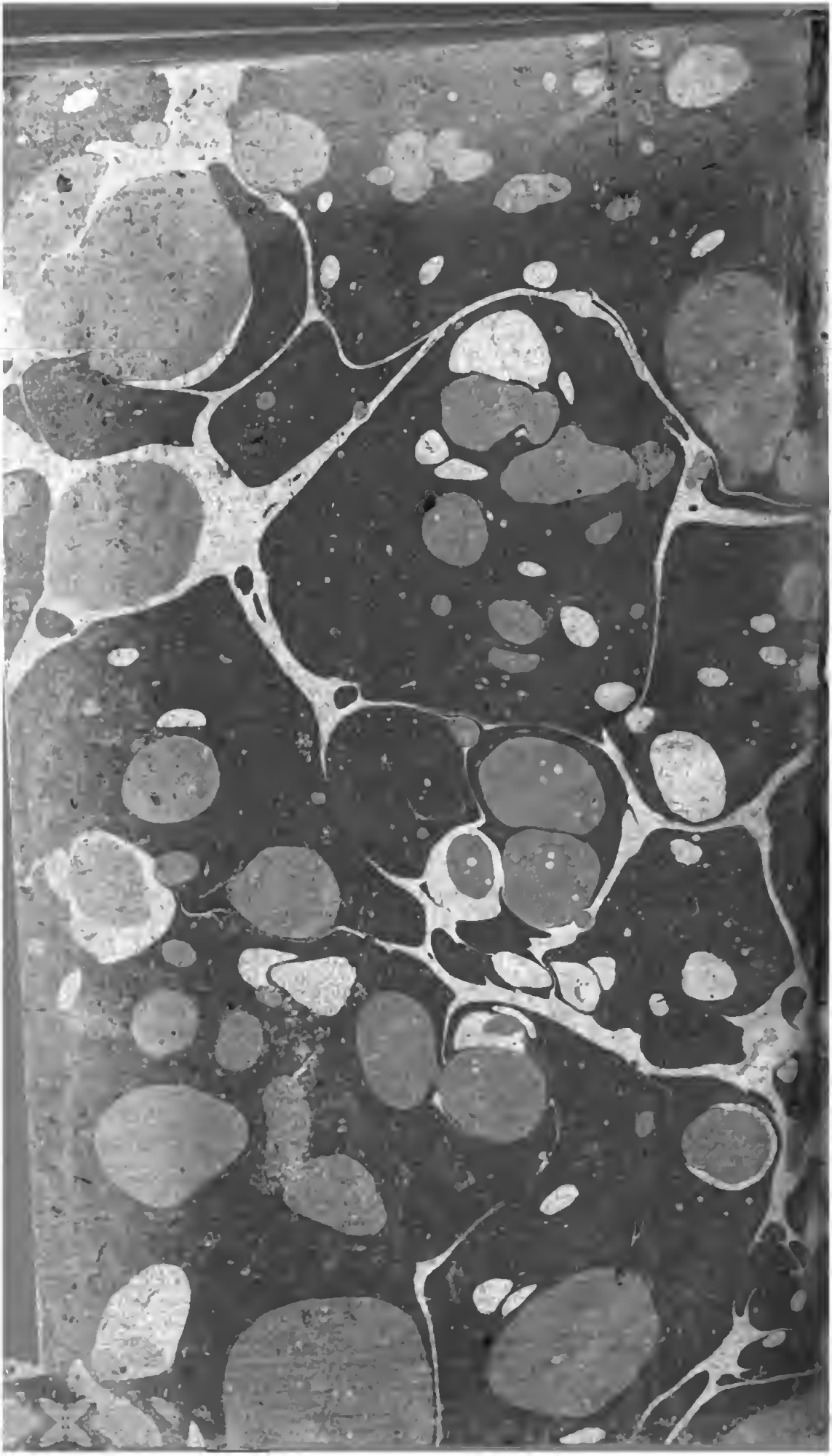
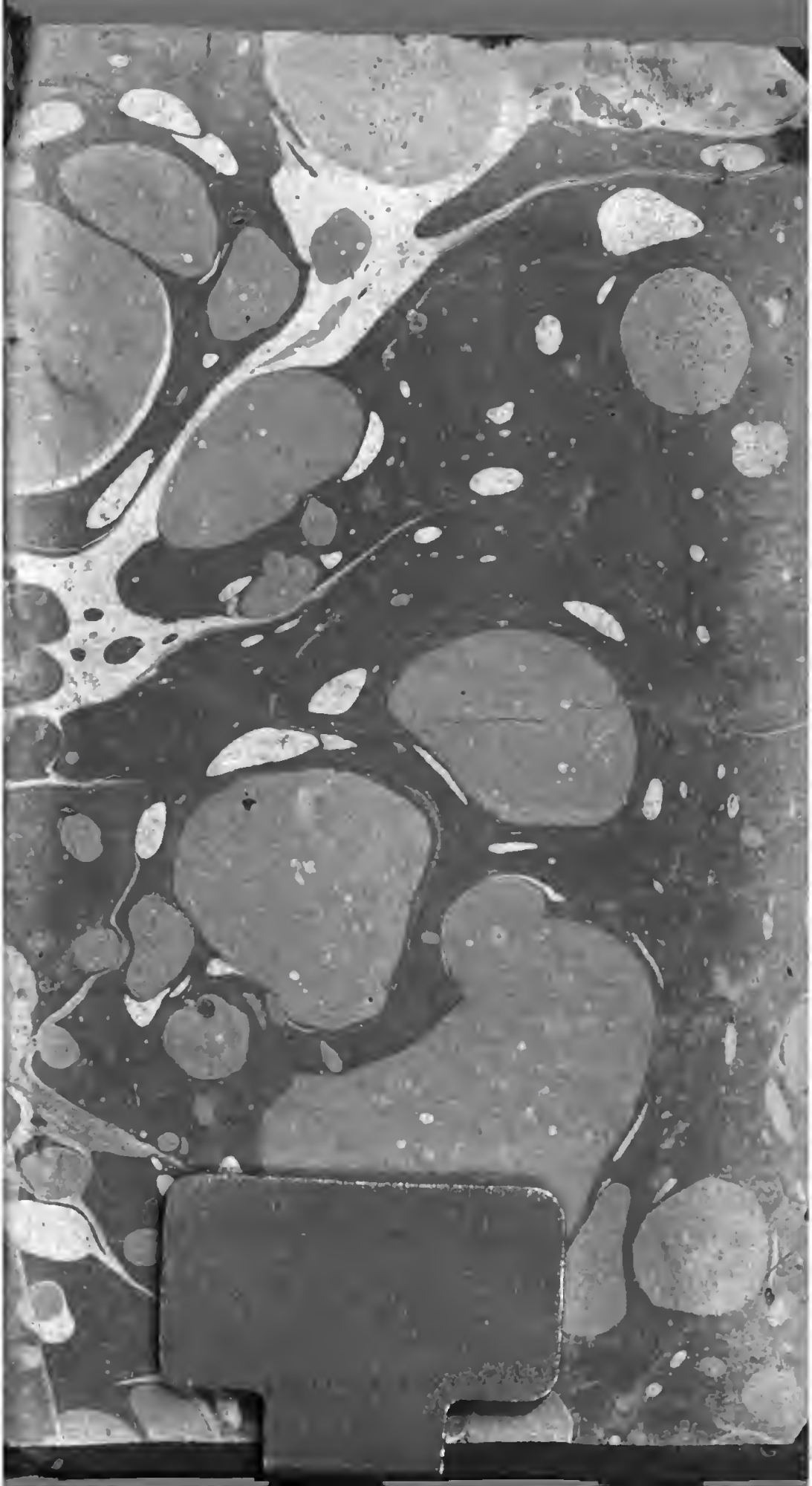
Le grand malheur de Lopez et de Shakespeare était d'être comédiens : mais Moliere était comédien aussi; et, au lieu de s'asservir au détestable goût de son siecle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût : si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont-neuf et le second livre de Virgile : les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût; Auguste, Mécene, Pollion, Varius, avaient le leur; et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pieces irrégulieres et bizarres. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus, et pater, et res*, se réuniront à estimer le second, le troisieme, le quatrieme, et le sixieme livre de Virgile, et les sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna et d'Athalie applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

TABLE
DES PIECES
CONTENUES
DANS LE DOUZIEME VOLUME.

IRENE, tragédie. Page 5
Lettre de Voltaire à l'académie française. 7
Note. 20
AGATHOCLE, tragédie. 73
Discours prononcé avant la premiere représentation d'Agathocle. 74
LA FÊTE DE BELLÉBAT. 117
Avertissement. 118
A S. A. S. mademoiselle de Clermont. 119
L'HÔTE ET L'HÔTESSE, divertissement. 139
Lettres à M. de Cromot. 141
JULES CÉSAR, tragédie de Shakespeare. 153
Avertissement du traducteur. 154
Dissertation sur le Jules César de Shakespeare. 213
L'HÉRACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE, par D. Caldéron de la Barca. 217
Préface du traducteur. 219
Dissertation du traducteur sur l'Héraclius espagnol de Caldéron. 280

FIN.

554705